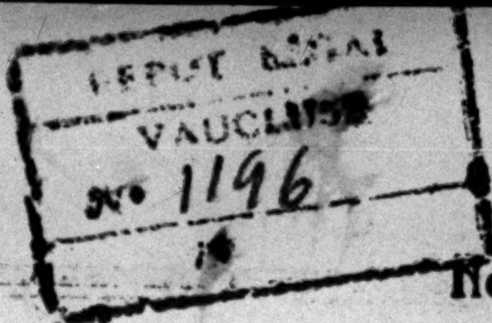


12me Année — N° 84 Novembre 1926.

Les Cahiers du Sud

SOMMAIRE

CHRONIQUES

f

BUREAUX :

MARSEILLE (siège) : 10, Quai du Canal. ✱ PARIS : 6, Rue Franklin, (XVIe)

N° 84. 12me Année. Novembre 1926.

Les Cahiers du Sud

Tome II. — 2me Semestre 1926.

La Sibylle d'Auxerre (1)

Voici plusieurs mois qu'en feuilletant une brochure chez le libraire, j'ai appris par hasard qu'il existe dans la cathédrale d'Auxerre une image de la Sibylle. Il paraît même que jadis on en voyait deux autres sous le porche. Un vrai nid de Sibylles, cette cathédrale ! Cela m'a tout de suite enchanté d'une manière qu'il m'est assez difficile de rendre claire, fût-ce à moi-même. Ce que j'éprouve, c'est un sentiment profond d'approbation. J'approuve que dans un lieu saint quelque chose de charmant et de mystérieux, que le malheur avait découronné, ait été recueilli avec honneur. La dernière des Sibylles errait silencieusement sans abri. Ses temples d'Europe et d'Asie s'étaient écroulés, et les dieux païens couchés dans le sable ne pouvaient plus la protéger. Le Christ les supplée et reçoit leur fille chérie dans l'ombre de son autel. Quelle émouvante courtoisie de la divinité!

Depuis que j'ai fait cette belle découverte, mon imagination excitée se nourrit de cette aventure comme d'une musique. La nuit, si je ne dors pas, et le jour, dans l'intervalle de mes occupations, je me transporte en esprit auprès de cette réfugiée. Qu'est-ce que Thé-

(1) Extrait de *Mystère en pleine lumière*. A paraître chez Plon-Nourrit.

mistocle assis en suppliant au foyer de son ennemi ? Qu'est-ce que Mlle de La Valière repentie chez les Carmélites ? Il est d'un sens autrement riche, le roman de cette survivante des idoles admise chez le vrai Dieu! Ce matin n'y tenant plus, j'ai pris le train pour Auxerre.

Quand j'entrai dans la cathédrale, vers la fin de la journée un vicaire y faisait la leçon à une trentaine de petites filles, dont les regards perçants me prirent dès le seuil et ne me lachèrent plus, étonnés que j'allasse de droit et de gauche, le nez en l'air, à la recherche de ma merveille, tant et si bien qu'à la fin, contrarié d'être un prétexte à leur dissipation, je pris le parti de m'adresser au prêtre.

— Où diable, monsieur l'abbé, — excusez mon indiscrétion, — pourrais-je trouver cette fameuse figure de la Sibylle ?

— Ah ! me dit-il, en m'exprimant d'un coup d'œil cette sorte de sympathie qu'un homme bienveillant éprouve pour un excentrique innocent, ah ! vous venez pour notre Sibylle ! Je vais vous la montrer.

Il me conduisit derrière l'autel, et les petites filles, malgré ses gestes répétés qui auraient voulu les fixer sur leurs bancs, nous suivirent, rendues fort hilares par ce mot singulier de sibylle.

— Tenez, me dit-il, la voilà justement en conversation avec le Saint-Esprit.

Je vis, sculptée dans le pourtour du chœur, une image poussiéreuse, dont par miracle à cette minute un gros pigeon, tout vivant et roucoulant, piétinait sans aucune retenue l'épaule.

— Ah ! monsieur l'abbé, ce pigeon, c'est la colombe que les images espagnoles nous font voir dictant à l'oreille de sainte Thérèse les pensées du ciel. C'est

aussi la palombe que Jeanne d'Arc avait prise pour armes parlantes.

Mais l'abbé ne m'écoutait pas. Ses catéchistes, à voir le pigeon, mouraient de rire. Il appela le sacristain.

— Mon ami, lui dit-il, chassez cette volaille.

Le sacristain, muni d'un long éteignoir, délogea le pigeon. qui, par la verrière ouverte, s'en retourna dans le ciel. L'abbé regroupa ses rieuses. Et je restai seul en face de la Sibylle dont l'air d'extrême mécontentement me frappa.

— C'est toujours ainsi, me dit-elle. Pour ces prêtres je suis une fantaisie, une caricature, une gargouille de l'intérieur. Vous êtes témoin que ce vicaire n'a pas su, fût-ce d'un mot, me garder mon rang devant ces petites ignorantes.

MOI

O Sibylle, tout de même, ces prêtres vous donnent ici la plus digne hospitalité. Vous ne seriez pas heureuse sans leur abri ! C'est un mérite qu'il faut leur reconnaître, et dont je leur ai, pour moi, une sincère gratitude.

LA SIBYLLE

Je leur ai donné plus qu'ils ne me donnent : il n'y a pas de jour qu'ils ne se parent de mon témoignage.

MOI

Ils vous invoquent devant la dépouille des morts, au milieu des flammes funéraires. Et dans quel chant magnifique ! C'est avec une incomparable grandeur qu'ils vous associent à leur puissance.

LA SIBYLLE

M'associer à leur puissance ! Grand merci de l'honneur ! J'ai régné sur des temples dont la gloire valait bien celle des plus fameuses cathédrales, et j'y tenais

un autre rôle que n'en jouera jamais tout le chapitre des chanoines d'Auxerre. Ma reconnaissance est infinie pour le Christ dont j'ai la première annoncé et salué la venue, mais je sais ce que je vaux et je n'admets pas de comparer ma part avec la leur.

MOI

Quelle est donc votre part ?

LA SIBYLLE

Immense, si l'on me fait droit. Mais depuis des siècles, je suis empêchée de rendre aucun service. N'est-ce pas pitié de laisser dans le discrédit les secrets que je possède ? Je me plains de l'éducation dépressive que ce prêtre donne à ces petites filles dont, à Tibur et à Cumes, nous aurions su allumer les âmes.

MOI

Arrête ! Sibylle ! Je ne suis pas ton ennemi. Je viens ici pour te saluer, parce que j'aime ta vocation et que j'admets confusément que tu demeures une force puissante au repos, mais ne dis pas de mal de ce faiseur de calme, ni de ces bonnes petites filles ordinaires. Les vertus que cet abbé cultive dans leurs âmes sont un reflet de la paix du ciel. Nous pouvons les admirer sans te faire tort à toi qui respires l'air des hauteurs et te joues, à tes risques et périls, dans la zone enflammée des orages. Nous pouvons aimer leur sagesse sans sous-estimer ta folie divine.

LA SIBYLLE

Je ne pense aucun mal de ces enfants terre à terre. Mais je voudrais leur donner des ailes, et je les plains de laisser en sommeil les meilleures supériorités de la femme. Jadis, la terre avait nos oracles, nos véhémences

et nos rêves. Notre pensée jaillissait en hautes flammes qui guidaient les hommes. Notre énervement, nos audaces et nos initiatives, où sont-ils ? Pourquoi jugez-vous n'avoir pas à les regretter ? Etes-vous sûr d'avoir raison de préférer systématiquement des enfants douces et bonnes à nous qui disions la bonne aventure et voyions le ciel grand ouvert ?

VOIX DES PETITES FILLES

Notre père qui êtes aux cieux...

MOI

Arrête, Sibylle. Ecoute-les.

VOIX DES PETITES FILLES

... Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel...

MOI

Elles veulent faire triompher le ciel dans le monde. C'est bien beau.

LA SIBYLLE

Mais précisément, quelles sont leurs relations avec le ciel ? Moi, j'allais en esprit dans le monde invisible. Je m'arrachais à cet état d'emprisonnement où vous êtes tenus. Vous me laissez de côté. Avez-vous trouvé mieux ? Et si vous méprisez ma mission, si vous la trouvez chimérique, pourquoi l'Eternel voulut-il abriter mon sort près de l'autel de vérité ?

MOI

Magicienne, cette dernière phrase a bien de la force. Certes, ce n'est pas pour rien que vous reposez dans cette maison éternelle, et que le Christ vous a tirée de

dessous vos temples écroulés. Pas pour rien ? Mais pour quoi ? J'y vais réfléchir. Il est tard, je cours m'enfermer dans ma chambre d'hôtel pour y songer à vous plus commodément que je ne ferais ici.

*
* *

Quel plaisir de demeurer toute une soirée seul entre quatre murs, sans qu'aucun fâcheux nous y puisse rejoindre, et d'échauffer en nous des pensées qui tendent toutes à une dans cet hôtel d'Auxerre, à méditer la question si claire de la Sibylle. Je m'étais couché pour mieux raisonner, et, les yeux fermés, je contemplais sympathiquement l'antique prophétesse, toujours jeune, avec son fardeau de problèmes, telle que je venais de la voir dans son ombre séculaire.

Il faut avouer que cette hétérodoxe fait une extraordinaire figure dans le lieu des grandes révélations sur les énigmes de l'univers. Sa seule présence aiderait-elle à résoudre le mystérieux problème de l'inspiration, le problème des rapports de certains êtres avec l'Esprit ? Jadis, elle se tenait sous le chêne de Dodone chargé de colombes noires, et ses oracles, qu'elle écrivait sur les feuilles de l'arbre prophétique, elle les jetait aux quatre vents du ciel. O suspecte ! Fut-elle l'instrument des démons ou des anges ? En accueillant cette sorcière des païens, l'Eglise reconnaît, semble-t-il, et proclame que dans tous les temps quelques êtres privilégiés ont possédé la puissance d'entrer en contact avec Dieu.

Quelques êtres privilégiés ! Lesquels ? Comment ? Pourquoi ? O le riche problème, sur lequel chacun dit son mot. Jamblique assure que le prophétisme naît à mesure qu'une créature, en se haussant vers sa perfection, s'unit à la divinité. D'autres l'attribuent aux vapeurs

des cavernes. D'autres, à l'humeur sombre et mélancolique des filles. Saint Jérôme, à leur chasteté. Virgile aime les Sibylles ; Michel-Ange s'apparente à ces grandes âmes solitaires ; Delacroix a vu l'une d'elles, dans la forêt ténébreuse, appeler de son rameau d'or les chefs spirituels de l'humanité. Mais il est des jours que les plus beaux commentaires nous lassent. Les violons qui veulent accompagner ces voix extatiques ne risquent-ils pas de les recouvrir ? Ce que vous me dites, violons, c'est l'émoi que vous ressentez de son mystère. Mais sa parole, son soupir, ses troubles, son rêve, ses pleurs, son humble vérité vivante, ah ! que je les préférerais à toutes vos variations ! La Libyque, la Persique, la Cumane, la Phrygienne, autant de reines d'opéra. Derrière ces images brillantes, j'appelle une créature en chair et en os, une pauvre enfant épouvantée de sa demi-divinité, et de qui s'est exhalée cette rêverie que nous prolongeons. La Sibylle n'est pas un mythe, mais originairement une vivante que l'on voudrait surprendre dans l'afflux soudain de son enthousiasme, avec son élan et l'éclair de ses yeux, afin de savoir comment elle accédait aux sources cachées.

Nous manquons de détails sur l'intimité exacte des Sibylles. D'admirables pages subsistent, qui les montrent dans l'instant solennel de leur génie. Mais la préparation de cette haute minute et la rémission qu'elles subissaient ensuite, en quittant le trépied, voilà ce que nous ignorons. Quel malheur qu'il ne se soit trouvé aucun des prêtres du temple, aucune des femmes qui servaient la Sibylle et que son génie conquérait, pour tenir un registre de ses frémissements ! Les gens du pays ont dit à saint Justin qu'elle parlait si vite qu'on n'arrivait pas à noter ses improvisations. Ame charmante, plus que tes oracles et tes chants extatiques, on voudrait connaître

l'harmonie de toute ta personne et ta transfiguration à l'heure où tu deviens la parole du Dieu, quand la liqueur commence à fermenter dans la coupe.

Souvent elle est couchée dans l'ombre, pâle et défaite, au point que ses membres ne semblent plus assemblés que par des liens distendus, mais il est visible que le moindre effleurement, chant d'un oiseau, couleur d'un nuage, parfum d'une fleur, insensible glissement de la minute qui passe, la ressusciterait ; et soudain, sur un mot du dehors ou bien à cause d'une pensée qui monte s'ouvrir à la surface de son âme, voici qu'elle se lève à demi, porte la main à son cœur, pour en arracher une flèche, et sa parole jaillit avec une énergie si dramatique que notre émerveillement se mêle d'épouvante. Ses idées se volatilisent dans une suite d'illuminations, et son âme jette ses appels aux deux mondes, visible et invisible.

Dans ces minutes parfaites, les chants et les images se levaient de cet être charmant, comme autant d'oiseaux multicolores, et filaient vers le ciel pour revenir, ayant tracé leurs sillages de lumière, se poser sur ses épaules, ses mains et sa chevelure, en sorte que tout l'éther autour d'elle vibrait de grands frissons pareils à des palmes dont elle composait l'attache, comme un paon quand il déploie sa pompeuse roue. Cependant son visage doré étincelait de tendresse et de fierté.

Mais voici qu'à cette aube d'azur se mêlent des nuages funestes. La belle fiévreuse veut éprouver toutes les violences et se livre sans frein aux oscillations de son âme. Pour elle, nulle loi dans le ciel, qu'elle parcourt avec la divine liberté des comètes. Etincelante de jeunesse, elle se plonge en flammes dans la mer. C'est un mariage perpétuel d'aurore et de crépuscule. C'est l'heure du départ et c'est l'heure de l'abattement des rêves. A sa vingtième année, elle mêle l'assombrisse-

ment du soir ; aux chants de l'aurore, des silences de minuit sur le bord de l'abîme.

On voudrait voir clair dans ce merveilleux et comprendre cette fille-poème, où chante-pleurent toutes les strophes, et qui dépasse la clairvoyance normale. Qu'est-ce donc qui stimule son âme ? Tout ce qui froisse son orgueil ou qui émeut sa pitié. Assez intraitable pour exiger d'être le centre universel, elle est en même temps la plus prompte et la plus fervente à la sympathie. A la manière des sourciers, sensibles à l'eau cachée, elle perçoit le secret des êtres. Toute pensée de celui qui la vient consulter la réjouit ou la blesse ; et même ces pensées qui sommeillent au fond de nous à notre insu, et qui sont plus profondes et plus larges que notre pensée claire, car elles embrassent, dit-on, le passé et l'avenir, elle les attire, les recueille et les manifeste. O prodige ! ce n'est rien qu'elle ait bu l'eau de la source sainte et mâché la feuille du laurier d'Apollon : elle rompt les barrières du temps et de l'espace, et par intuition connaît ce que ses sens et sa raison ignorent... Faut-il le croire ou le nier ?

... Je m'endormis tard dans la nuit et j'eus un rêve. J'entendis une voix qui disait : « Les Sibylles vivent encore. » Et je vis s'avancer, du fond des ténèbres, une foule pressée, qui s'engouffrait sous le porche de la cathédrale d'Auxerre. Et dans cette foule il y avait, à juger d'après les costumes, beaucoup de gens de l'antiquité, mêlés à nos contemporains. Je crus reconnaître, entre mille, le prêtre de Némi avec sa prêtresse Carmenta, le vieux roi Numa avec la nymphe Egerie, Marius, le vainqueur des Cimbres, qui marchait à côté de la litière fermée de sa devineresse, Montanus avec Priscilla, les prêtresses gauloises, parmi lesquelles, bien entendu, la fameuse Velléda ; je ne puis toutes les citer ;

il y avait encore Meg Merriliez au bras du vieux Walter Scott, Kitty King avec William Crookes, et, Eusapia Paladino avec M. Richet.

Je m'égare au milieu de cette variété infinie de femmes inspirées ; chacune de ces formes, charmantes, tragiques ou cocasses, évoque une histoire qui vient en chasser une autre, mais toutes me ramènent sur la même énigme sacrée.

*

* *

Au matin, avant de regagner Paris, je suis passé à la cathédrale pour prendre congé de la Sibylle. C'était un dimanche, à l'heure de la grand'messe. Bonne occasion pour se faire une idée du crédit de la prophétesse. De la place où je me glissai, je voyais sa tête charmante sous la poussière, en même temps que j'observais tout le public. Oh ! ce n'était plus l'apothéose de cette nuit, et durant une demi-heure que je restai là, elle n'obtint pas un regard d'aucun des fidèles. Pas un regard, pas une pensée, pas même la moquerie des petites innocentes de la veille ! Je m'explique que la messagère des hommes et des dieux se chagrine et s'offense de ce délaissement, tant de fois séculaire.

Il y a vingt siècles déjà, les restes desséchés de la sibylle de Cumes étaient suspendus dans une urne au milieu du temple d'Apollon. Les enfants venaient crier: « Sibylle, que veux-tu ? » Et de l'urne une voix répondait, rapide comme un écho : « Je voudrais mourir ! »

Mourir ! mais le monde en serait appauvri dans ses réserves de chaleur et de lumière. Mourir ! Ah ! pas avant qu'elle ait rempli sa véritable mission, dont j'éprouve un ardent pressentiment.

Rien de ce qui fut n'a cessé d'être possible. La nature de l'âme n'a pas changé. Nous allons à force de

rames, péniblement, mais parfois le vent se met dans nos voiles, et nous naviguons de par Dieu. Il existe toujours des êtres chez qui l'intuition s'exerce d'une manière aussi aisée et régulière que l'intelligence chez les autres hommes. Il est toujours des prophétesses parmi nous, dans nos salons, nos couvents, nos villages. Elles disent des choses inconnues des autres et d'elles-mêmes, et nous apportent des connaissances qui ne sont nées ni de leurs enquêtes, ni de leurs méditations.

Mais que faisons-nous de cette riche matière vivante ? Pourquoi ce don prodigieux, ce départ irrésistible et puis cet arrêt, cet échec ? Ces grandes forces primitives continueront-elles d'agir, propices ou funestes, selon les chances du hasard ? Et nous suffit-il que parfois les meilleures d'elles emprisonnent dans leurs poèmes les songes qui vont et viennent du ciel à la terre ? J'ai quelque pressentiment que nous pourrions obtenir mieux de leurs illuminations.

Saisir ces hautes fusées, jusqu'ici dangereuses ou vaines, et qui sauraient illuminer la nuit, capter méthodiquement ces forces, cultiver, diriger ces aptitudes d'exception, obtenir le desserrement de l'étreinte terrestre et la sainte libération des forces les plus intérieures. Ah ! le beau programme ! Je suis tenté de proclamer qu'un nouvel ordre de choses va se dérouler et qu'un autre poème s'inaugure.

Teste David cum Sibylla
Solvet saeclum in favilla

Au fond du chœur de la cathédrale d'Auxerre, la Sibylle, loin qu'elle me donne le plaisir triste d'un objet chargé de souvenirs, m'inspire l'attrait de ce qui n'a pas encore développé ses puissances.

Non, Sibylle, il ne faut pas que tu meures. La Vérité

t'a mise en réserve, parce qu'elle sait qu'elle a besoin de toi. Accepte de vivre, malgré les mépris, les railleries et l'indifférence, car tu représentes la faculté éternelle et méconnue d'atteindre l'invisible, de nous le rendre familier et de nous unir à lui. Tu nous apprends l'insuffisance des philosophies rationnelles, tu donnes la main aux mystiques, tu consacres la valeur de l'intuition des lucides, tu nous disposes à regarder comme un trésor la sagesse des enfants et des femmes.

O Sibylle, quelle leçon de te voir dans la cathédrale! Méconnue ! Oui, par nous. Mais bel et bien reconnue et proclamée dans cette hiérarchie de toutes les vérités divines et humaines.

L'arche t'a recueillie, quand le monde antique sombrait et t'a menée jusqu'à nous. Ce haut vaisseau, qui ne contient rien qui ne soit dans nos cœurs, mais dont l'inventaire est plus complet que notre science, t'a maintenue quand nous t'avions à la légère déposée. Aujourd'hui la science elle-même commence à reconnaître tes titres que l'Eglise avait entérinés. Sœur agitée des voyantes chrétiennes, reçois notre hommage, non pas un vain soupir nostalgique adressé à la confidente des dieux abolis, mais le plus ardent appel à ces lumières profondes qui nous dévoilent par éclair ce que la courte sagesse des hommes n'arrive même pas à soupçonner.

Sous ta poussière, tu es la pierre noire tombée du ciel.

Aérolithe, chrysalide, rose de Jéricho, je te nomme de tous les plus beaux noms que j'emprunte aux trois règnes : aérolithe, puisque tu viens des nues, — chrysalide, car je pense qu'après ce long sommeil tu vas redevenir ardemment vivante et t'élever sur deux ailes hardies, — rose de Jéricho, desséchée, perdue d'apparence.

O branche morte sur l'arbre de la connaissance, tu reverdiras !

Maurice BARRÈS.

Tir aux Pigeons

Tu portais un petit fusil
Carabine d'argent sous ton bras nu coulée.
Du Mai planté devant la mer,
Toutes feuilles s'en étaient allées
Comme autant de secrets messages
Bieu au-delà de cette mer
Vers d'autres mers, aux passagers
Payant de la vie un passage
Petite Poste aux naufragés.
Tu portais un fusil d'argent:
Sous ton bras nu la carabine
La couleuvre et sa couleuvrine
Petit tonnerre intelligent.
Du Mai planté dans l'espérance
Céleste à ce degré terrestre
D'une paix marine et sylvestre
N'est resté qu'un Mât de Cocagne
Et le nid par dessus la ruine des ramures
Les larmes lentes de l'aubier
Et la panique au colombier.
Diane

Diane heureuse d'un Nord d'automne
Dans ce matin qui flambe
Midi d'un feu de joie
Tireuse en soie
Par une ombre tirée aux jambes,
La mer qui maintenant moutonne
A travers les fumées et les ailes captives
La mer toute livrée à ta mince offensive
Te rapporte l'ancien murmure
Du feuillage à l'arbre ravi;
Le nid oscille à la façon d'un gui.
Tu portes un petit fusil
Une carabine d'argent
Damasquinée aux noms de ces ombres nageant
Entre deux mers
Vers qui feuilles, autant de mains
S'en furent pleines des dons les plus amers.
Feu!
Si ton cœur a battu, c'est la Règle du Jeu.
Echo, ricochet sur la côte
Un peu de sang sur une plume
Palme de givre qui s'allume,
Ce sang sur mes mains recueilli
Mon beau Lundi
Ma Pentecôte!

André SALMON.

Une Philosophie nouvelle

« L'homme n'est ni ange ni bête ».
(*Blaise Pascal*)

Le 12 mars 1926, l'annonce d'une conférence de Georges Duhamel sur « *Le Roman et la Vie* » réunissait à Marseille, au Théâtre du Gymnase, un auditoire originalement assorti, dont les éléments, pour la première fois sans doute, allaient se trouver solidaires dans l'intelligence et l'émotion. Las des anciennes formules arbitraires et rétrécissantes, la plupart attendaient, de cette manifestation organisée par les dirigeants de cette Revue, un grand souffle d'air neuf. Leur attente ne fut point trompée. Duhamel n'était pas venu pour ressusciter le culte romantique des âmes, séparées du réel ; il ne s'était pas proposé davantage d'appuyer un renouveau de réalisme dédaigneux de toute vie intérieure. Mais il prétendait conserver les conquêtes positives du romantisme et du naturalisme en les consolidant par une fusion étroite et organique.
« *Le dix-neuvième siècle a été consacré aux luttes* « *d'écoles; chacune d'elles a exprimé son contenu. Le* « *vingtième a parcouru déjà un quart de sa course. Il* « *est temps que sa physionomie propre s'affirme: il* « *doit, dans le roman, instaurer un réalisme de l'âme.* »
Programme à la fois complexe et synthétique qui,

pendant une heure riche de promesses, avait exprimé la communauté profonde de ceux qui écoutaient.

Aussitôt après cette conférence, un auditoire plus intime encore se trouvait réuni, dans l'amphithéâtre de la Faculté des Sciences, autour de M. Jacques Paliard, professeur agrégé de philosophie au Lycée Mignet, chargé de conférence à la Faculté des Lettres d'Aix. Ce maître déjà notoire exposait à quelques fervents des études philosophiques le contenu de son ouvrage récent: « *Intuition et Réflexion, esquisse d'une dialectique de* « *la conscience* », thèse de doctorat soutenue par lui en Sorbonne, avec un rare mérite, en juin 1925. Et il apparaissait à l'auditeur venu du Gymnase qu'une même coulée de lumière apparentait les deux pensées. Ici et là, même condamnation des cloisons étanches et restrictives, mais égale assimilation des points de vue les plus opposés pour les faire concourir à l'œuvre de vie. C'est en toute vérité que ressortait la pensée de Leibniz : « *Les systèmes sont vrais par ce qu'ils affir-* « *ment et faux par ce qu'ils nient.* »

« Le Roman et la Vie », « La Philosophie et la Vie ». Grands problèmes qui s'imposent à beaucoup d'esprits. Il fut un temps où l'accord était fait sur un but: le Vrai, le Beau, le Bien. On se disputait âprement sur les moyens propres à l'atteindre: disputes d'écoles, controverses théologiques, luttes religieuses étaient autant d'hommages rendus à la suprématie d'un idéal, que, sauf quelques solitaires, nul ne s'avisait de contester. Et il arrive qu'après tant de paroles, tant de sang parfois, l'humanité se demande si elle a été la dupe d'un mirage et exige la révision des valeurs jusqu'ici admises sans débat. *Sommes-nous? Qui sommes-nous? D'où venons-nous? Où allons-nous? Avons-*

nous un rôle à jouer? On reviendra ensuite sur les recettes.

Et ce problème premier de notre existence n'est plus à vrai dire, le monopole obligatoire des métaphysiciens La crise présente est née de ce qu'il s'est dans une assez large mesure, généralisé. Les temples sont froids dites-vous ; les prophètes politiques et sociaux prêchent à peu près dans le désert, mais c'est parce que les uns et les autres ne semblent plus offrir, comme primordiale nourriture, la raison de notre existence même. On s'est pris à douter de tout, et il n'est pas sûr que les fidèles qui se pressent encore autour des paroles divines ou humaines ne le fassent avec l'espoir secret et persistant que la réponse à cette question, toujours ajournée, leur en vienne. Le succès va aux prêcheurs de l'*Inquiétude humaine.*

Que faisons-nous ici ? commence à interroger l'homme de pensée moyenne. De quoi sommes-nous faits ? quelle place est la notre dans cet appareil compliqué de l'univers dont le mystère se diversifie à mesure que nous cherchons à le pénétrer davantage ? Et combien réalisent publiquement les gestes séculaires, qui, dans l'aveu de leur for intérieur, révèlent un effarant nihilisme.... Somme toute, le « doute méthodique » de Descartes a donné lieu à un doute sans méthode qui s'est propagé, en amenant les esprits au même point d'arrêt : *le fait de la pensée*, devant lequel le doute cependant s'arrête et se brise. « *Je pense* ». M. Paliard se joint à ceux qui cherchent à s'expliquer à eux-mêmes, mais il ajourne la conclusion du « cogito, » cartésien, et s'arrête devant le fait de la pensée. Le point de départ est d'une sûreté scientifique et le terrain d'une fermeté indiscutable ; en étudiant par la pensée le fait de la pensée, le psychologue

a en lui-même, sous sa dépendance directe, l'instrument d'information et la matière informable. C'est donc par la psychologie que M. Paliard prétend nous conduire vers les solutions recherchées. Or que trouvons-nous en nous-mêmes par l'introspection ? D'abord l'aboutissement de toute la vie affective qui, depuis la « cœnesthèse », ou sentiment général de l'existence, jusqu'aux manifestations les plus subtiles de la sensibilité, nous met en contact avec le monde extérieur, vivant ou inorganique. C'est ce que l'auteur appelle le « *rythme affectif* » Par cette fenêtre de la sensibilité, la pensée reçoit et donne. Elle reçoit du plaisir ou de la douleur, qui se transforment en tendances et contribuent à créer l'individualité, et elle donne en agissant sur le monde extérieur par les réactions de l'instinct. Mais il résulte pour la pensée, de cette perpétuelle combinaison des deux modes interne et externe, un apport continu d'affectivité discontinue, domaine propre de l'*intuition*.

D'autre part il est manifeste que la sensibilité n'est pas seule à habiter la pensée. L'animal est doué du rythme affectif; il reçoit le plaisir et réagit par l'instinct; il voit par l'image et ressent des émotions sensorielles. Mais il ne saurait se regarder penser; à aucun degré le « cogito » cartésien ne peut être appliqué à la vie purement affective. Il est trop directement lié au réel pour pouvoir, en se dédoublant, *s'apercevoir vivre*. Il vit, et réagit totalement et adéquatement à la vie affective. L'homme, au contraire, peut se regarder vivre et penser parce qu'il a le sens de « *l'universel* ». Une grande originalité de la thèse de M. Paliard apparaît dans cette distinction du rythme affectif et du *rythme réflexif*, et dans l'étude de leurs actions et réactions réciproques. Le fait de pouvoir dire : « Je pense » enferme non pas

encore le fait de notre existence réelle, comme l'a fait Descartes dans un enthymème hâtif, mais l'existence d'un deuxième plan de la pensée, celui de l' « universel », du « général », avec lequel viennent se confronter perpétuellement les données du rythme affectif. « Je pense », et j' « aperçois » ma pensée du milieu de tout ce qui n'est pas ma pensée ; je « situe » ce qui m'est fourni par la sensibilité sur un plan plus vaste qui fait partie de moi-même à un titre égal au premier. Sur les données sensibles, je « *réfléchis* », c'est-à-dire j'établis, à propos de chacune d'elles, un rapport avec ce qui n'est pas elle. C'est la base de notre possibilité indéfinie de perfectionnement. L'animal, qui ne « réfléchit » pas, fait toujours les mêmes actes par le jeu d'un instinct tout nu. Mais l'homme, qui est doué de réflexion, ne peut que soumettre son instinct à son contrôle; c'est alors l'accroissement des données sensibles par leur subordination à des fins supérieures. S'il ne le fait pas et si, dans la fatale confrontation des deux rythmes, il incline l'ordre réflexif sous la domination de l'ordre affectif, il tend à s'abaisser au-dessous même de l'animal, car la réflexion, toujours présente, trouble dans ce cas les données du pur instinct et les dégrade.

Il faut donc nécessairement que le rythme réflexif accomplisse son rôle dominateur. En lui se trouve ce qui n'existe pas dans la nature : les idées de perfection, d'infini, d'absolu, de justice, de bonté, et aussi les principes et toutes les données des sciences abstraites. Un objet sensible peut ressembler à un carré, mais, si réussi qu'il puisse être, ne sera jamais un carré parfait. Et pourtant l'idée du carré parfait existe en nous et ne saurait nous venir de la nature; elle existe à l'état « *idéal* » et notre rôle est d'assouplir le réel à l'idéal pour le perfectionner,

comme aussi de conformer notre vie sensible à notre vie réflexive pour nous perfectionner nous-mêmes. Que nous le voulions ou non, notre vie sensible, parce qu'elle se développe constamment sous le contrôle plus ou moins efficace de la réflexion, est toute imprégnée d'idéal. Mais inversement, notre vie réflexive livrée à elle-même, devient inexistante ; il lui faut une matière à informer que le réel seul peut lui fournir par le véhicule de la sensibilité. Autant le réel qui n'est pas intelligible n'est plus qu'une supposition sans fondement, autant l'ordre idéal vide de réel est pure illusion sans support. Le réel et l'idéal, le concret et l'abstrait ont besoin l'un de l'autre, ne sauraient exister l'un sans l'autre, et se cherchent constamment sans s'équivaloir jamais.

Il faut bien admettre ici que toute connaissance a sa base dans une dualité, et le fait nous en est primitivement donné par les deux rythmes qui se partagent notre pensée. Et cette dualité se répercute sans fin depuis ce point de départ et à l'intérieur même des deux rythmes, pour aboutir à la dualité du sujet et de l'objet, parce que toute connaissance, comme toute activité, repose sur le fait d'une *résistance* qui marque le départ entre les deux éléments. La résistance à l'élan vital implique donc obligatoirement l'existence d'un objet distinct du sujet, et, contrairement aux idéalistes purs, M. Paliard est amené à affirmer l'originalité distincte et objective de la *matière* avec laquelle notre pensée, par le jeu de l'intuition et les prolongements du rythme affectif, nous fait directement entrer en contact.

Mais il y a dans la pensée, à côté de l'élan vital, une force réflexive qui est comme une deuxième fenêtre ouverte du côté opposé à celui qui nous fournit le contact

de la matière; l'idéal humain s'appuie aussi en quelque sorte, sur la résistance d'une réalité supérieure qui se dérobe à son étreinte. Les idées d'infini, d'absolu, de parfait, de justice, de bonté, qui sont en nous, d'où nous viennent-elles? Ce ne peut être de la matière, en qui notre sort est de les faire laborieusement et parfois douloureusement pénétrer. Si le réel, pour donner consistance à notre idéal, ne peut provenir que d'une matière extérieure à lui, inversement l'idéal, pour informer le réel et l'attirer réellement à lui, ne peut avoir son fondement que dans une substance objective elle-même et infinie. La réalité de Dieu s'impose à l'homme comme le substratum de l'idéal. Et ce n'est qu'un mince mérite de la thèse de M. Paliard que d'avoir fortifié l'argument ontologique de Descartes en posant à l'esprit humain ce grandiose dilemme: *Tout ou rien;* ou la réalité de la matière et de Dieu tout ensemble, ou le néant.

Quelle singulière condition que la nôtre! Ecartelés entre deux rythmes dont l'opposition est l'état permanent c'est une vie perpétuellement en zig-zag qui nous est offerte! Obligés par nature de faire entrer le plus de réel dans l'idéal et le plus d'idéal dans le réel, comment obtiendrons-nous *l'unité* dont l'ordre réflexif nous ordonne la recherche? Et pour y parvenir comment obtiendrons-nous d'abord la *continuité de la conscience* qui seule pourra nous y acheminer? Par le *sentiment* qui procède à la fois de l'affectivité et de la réflexion, et qui, usant de la médiation du signe et du souvenir, crée de l'unité dans l'étendue et la durée. Mais la vie est dans le mouvement, et le sentiment serait une étiquette bien arbitraire s'il n'était expressif de l'activité en laquelle seule se rejoignent les promesses et les résultats des deux rythmes. La psychologie de M. Paliard serait vaine si elle ne s'appuyait sur une métaphysique, et

il rend pleinement hommage, pour sa part, à celle qu'a magistralement développée M. Maurice Blondel dans sa retentissante thèse de l'« *Action* ».

Le scandale métaphysique est dans l'opposition des deux rythmes qui n'arrivent pas à s'égaler. « *L'homme n'est ni ange ni bête* ». L'animal est tout entier dans le concret sans que l'abstrait l'effleure; il réalise toute sa destinée. Le pur esprit est tout entier dans un idéal sans mélange.

L'homme n'est ni ange ni bête, ou plutôt, pour qu'il soit quelque chose, il faut qu'il soit à la fois animal et esprit. Pour être lui-même, pour à proprement parler, *exister*, l'idéal et le réel qui se rejoignent en lui devraient s'unifier: idéaliser tout le réel réaliser tout l'idéal. Mais la partie se trouve engagée, des positions sont prises. Tandis que l'idéal s'efforce de pénétrer la sensibilité sur un point, il ne peut, par une simultanéité surhumaine, informer à la fois toutes les sollicitations sensibles; et inversement, l'élan vital le mieux éduqué ne peut jamais, avec les intentions les meilleures, réaliser tout l'idéal. Tragique destinée! A l'insu des meilleurs parmi les hommes, l'idéal trahit toujours en une large mesure la vie, et la vie se dérobe nécessairement à l'emprise complète de l'idéal! Idéal partiellement réalisé, réalités sommairement idéalisées ! Que devient notre existence dans ce chaos d'illusions?

Et cependant devant le dilemme: *Tout ou Rien*, nous avons opté. Si nous ne sommes pas encore, nous voulons être, puisque nous nous cherchons. Si *Tout* existe, l'Etre infini, Dieu existe, et il est l'éternelle Unité qui ne procède pas de la multiplicité, source des oppositions, de la souffrance et de la mort. Dans le principe, toute création de l'Unité devait être à l'image de l'Unité. Si une disproportion dissolvante s'est produite, M. Paliard n'hé-

site pas à y voir le résultat d'une faute et d'une chute, dont le principe ne peut être que dans « *un orgueil de* « *l'esprit qui doit nous demeurer ontologiquement in-* « *compréhensible, bien que le profond retentissement en* « *soit psychologiquement observable en nous-mêmes.*

Si nous sommes déchus, comment corriger cette déchéance? Comment revenir vers l'être brisé? Diverses solutions ont été proposées; et d'abord la solution esthétique: aller vers le Beau par l'Art; puis la solution intellectualiste: aller vers le Vrai par la primauté de l'Idée; enfin, aller vers le Bien par la Bonté. L'auteur démontre avec force que toutes ces solutions sont nécessairement fragmentaires et instables. Pour en juger, il faut recourir à l'expérience ; mais l'expérience humaine est un critérium sujet à l'erreur. Et si certaines œuvres d'art, certaines créations de l'esprit, certaines institutions charitables même ont résisté à l'épreuve du temps, « *ce sont* « *là signes de puissance et non pas signes de valeur* ». Donc pures illusions spectaculaires où l'esprit humain se contemple lui-même, se fait le propre juge de son efficacité, et reste bien incapable, par conséquent, d'égaler l'homme à lui-même.

L'auteur examine ensuite la solution kantienne par « *l'existence de la loi morale au fond de nos cœurs* ». Agir par devoir est évidemment une forme supérieure de l'action; mais nous avons assez compris l'impossibilité pratique où nous sommes d'égaler notre vie à notre idéal le plus clairement entrevu. Trop de contradictions sont en nous à redresser et à embrasser dans l'accomplissement d'un seul acte pour que nous puissions prétendre égaler la totalité de notre élan vital au devoir le plus courant. Devrons-nous donc nous contenter de cet accomplissement forcément partiel du devoir?

Et l'on touche ici la partie décisive de l'œuvre. *Tout ou Rien;* toujours le même impérieux dilemme. Le réel dont nous renonçons à faire de l'idéal, si infime qu'il soit devient un cadavre malsain dont le voisinage risque de corrompre tout le reste, et l'idéal dont nous acceptons l'amoindrissement n'est déjà plus qu'un fantôme, puisque l'idéal est un, ou il n'est pas. Force nous est alors de reconnaitre et d'accepter notre impuissance personnelle à sortir de cette impasse; le recours à une influence étrangère s'impose absolument.

Autour de nous diverses forces concentriquement s'étagent; ce sont les cadres sociaux: famille, cité, nation humanité. Un devoir plus concret que le pur Devoir kantien nous vient du retentissement des vies étrangères sur notre propre vie; un secours peut en résulter pour nous. Mais ce n'est encore qu'un acheminement. L'idéal social variable de famille à famille, de cité à cité, de peuple à peuple, l'idéal humain, dans sa partie la plus générale évoluant d'un âge à l'autre, sont encore impuissants à nous procurer la formule, décisive grâce à laquelle le réel et l'idéal, pleinement associés, nous permettront, en instaurant notre véritable existence, de conclure de « *je pense* » à « *je suis* ». Une seule voie, en toute vérité, nous reste: agir constamment, de toute notre âme en fonction du tout; « *sub specie totius* »; faire tout le réel avec tout l'idéal. Car, même scientifiquement on ne saurait dire qu'une parcelle quelconque de nous-mêmes puisse légitimement se désintéresser de quoi que ce soit dans le vaste Univers. Nous sommes donc amenés à nous mesurer avec l'Idéal infini; n'oublions pas que cet Idéal est aussi réel et aussi distinct de nous que la *matière* dont le sens commun admet plus facilement l'existence objective. L'Etre divin, objet de notre élan vital, ne saurait

être un centre inerte de richesses morales; il est aussi Amour infini, de telle sorte qu'en lui demandant sans aucune réserve de résoudre le problème total de notre existence personnelle, il doit nécessairement, possédant en lui les éléments de cette existence recherchée, fournir par sa *grâce* à notre sincérité les lumières nécessaires au choix de notre voie, et à nos forces, les moyens de nous réaliser pleinement.

Mais quelle que soit l'efficacité du secours qui nous en vienne, le mystère de notre dualité n'en subsiste pas moins « *tant que le verbe et la vie se trouvent désunis* » toutes nos fonctions psychologiques n'étant que « *les* « *moments ordonnés d'un rythme de recomposition* ». De telle sorte que la solution proposée à notre inquiétude consiste essentiellement à nous faire prendre conscience de cette dualité, à nous faire connaître la voie d'une solution progressive, tout en nous résignant à n'avoir provisoirement de réalité personnelle que la part dynamique contenue dans sa simple et loyale recherche.



Est-ce là une Philosophie nouvelle ? C'est d'abord une philosophie proprement dite, car elle contient une réponse à la fois subtile et complète aux questions posées par l'actuelle génération. *Sommes-nous? Qui sommes-nous? D'où venons-nous? Où allons-nous?* Une réponse cohérente est offerte à nos inquiétudes.

C'est une philosophie parce que la marche vers les solutions qu'elle propose et ces solutions elles-mêmes ne font pas acception de telle ou telle forme de sensibilité, mais par un procédé strictement intellectualiste, sont for-

mulées en une langue commune à tous les esprits. Qu'on m'entende bien : quand M. Paliard écarte la solution purement intellectualiste de notre destinée, il le fait en dégageant les insuffisances de cette solution. Mais pour mener à bien cette démonstration, il doit viser à la dépouiller le plus possible de tout apport sensible qui, en l'individualisant, en la rendant plus pressante peut-être et plus décisive pour une certaine catégorie d'esprits, lui ferait perdre le bénéfice de la généralisation intellectuelle, caractère essentiel de toute philosophie.

C'est ainsi qu'amenés par l'auteur jusqu'à la porte du Temple, nous restons hésitants sur le seuil devant les diverses voies qui s'ouvrent alors devant nous. Il s'agit de réaliser pratiquement nos rapports avec l'Etre infini, que notre réflexion et notre vie même ont requis ; ces rapports nous intéressent tout entiers, corps et âme ; ils ont à pénétrer dans le domaine des différenciations individuelles. Les mêmes moyens ne seront donc pas également applicables à tous, car ils dépendent de rapports dont l'un des termes, il est vrai, reste identique dans son Etre, mais dont les innombrables termes humains sont universellement et indéfiniment variables. Dogmes, libre examen cultes traditionnels ; d'aucuns s'attacheront au rêve d'une communauté religieuse assez compréhensive pour donner asile à tous en associant organiquement les principes d'autorité et de liberté sous l'égide d'une tradition qui aurait fait ses preuves d'universalité ; d'autres ne peuvent accepter qu'un tête-à-tête avec la Divinité, sans alliage de lien collectif. M. Paliard n'effleure même pas ces possibilités d'option. Philosophe, il reste philosophe, et nous conduit vers les réalités religieuses jusqu'au point extrême que le philosophe ne saurait dépasser sans sortir de son propre rôle.

C'est encore une philosophie parce qu'elle est toute faite d'affirmations et répond pleinement à la définition de Leibniz déjà citée sur la vérité des affirmations et la fausseté des négations.

Est-ce une philosophie nouvelle? Le « cogito » cartésien était fait d'une mineure et d'une conclusion; le syllogisme complet eût été: « *Tout ce qui pense est, or je pense, donc je suis.* » Mais la majeure, que Descartes n'avait pas formulée, pouvait-elle être considérée comme une vérité pleinement démontrée, suffisamment pour justifier la conclusion de l'« existence »? La même confusion de l'existence idéale et de l'existence réelle ne se trouvait-elle pas aussi dans l'argument ontologique? L'idée de perfection comporte l'existence, mais rien d'autre que sa propre existence en tant qu'idée. Le fait de la pensée comporte aussi le fait de sa propre existence, mais rien d'autre; il reste à établir que la pensée abstraite équivaut à la pensée réelle, ou plutôt il reste à l'obtenir, et le champ de l'action s'ouvre aussitôt, débordant le terrain purement cartésien.

Arrive Kant, avec la primauté de l'Idéal moral. Mais les postulats de la Raison pratique s'affirment insuffisants et impuissants à informer la vie réelle, dont la plénitude dépasse sans cesse les intentions les meilleures.

Le dix-neuvième siècle, qui s'était ouvert sur le magnifique effort psychologique d'un Maine de Biran, aboutit à un partage entre les divers degrés de l'idéalisme jusqu'à l'école hamelinienne, et les philosophies de l'expérience magnifiquement exprimées par l'intuitionnisme bergsonien. Balancements de points de vue, spécialisation de l'effort philosophique sur des points particuliers, accent mis tour à tour sur l'idéal et sur le

réel. Il restait à ajuster cet amas de bons matériaux à l'œuvre totale, placée sous un signe synthétique. M. Blondel, en analysant le mécanisme de l'action, a dégagé le point de rencontre des deux ordres et trouvé la base d'une métaphysique également pénétrée d'idéalité et de réalité. C'est alors que M. Paliard, en fondant la psychologie impliquée par cette métaphysique, a rattaché profondément celle-ci à la pensée contemporaine. Le mouvement philosophique semble aujourd'hui marqué par une double tendance; l'étude objective des faits concrets, en même temps que l'effort pour en dégager l'expression proprement rationnelle. Rigueur scientifique dans l'observation, et à côté de celle-ci par voie de conséquence, primauté de la raison, truchement commun dans l'étude des faits observés. La psychologie exposée dans «*Intuition et Réflexion*» en est l'exact reflet. Sans doute est-elle bien obligée d'admettre que beaucoup de rationnel se trouve mêlé aux faits les plus détachés comme aussi beaucoup de sensible à l'idée la plus pure; mais l'effort proposé tend précisément à améliorer de plus en plus ces rapports en vue de fins plus hautes, en commençant par les discerner intellectuellement pour les mieux assortir. En préconisant pour base de sa psychologie, l'étude directe du fait intérieur, M. Paliard donne pleine et entière satisfaction au rigorisme scientifique qui est à l'honneur de ce temps. Mais aussi, à l'heure où l'on s'avise que l'œuvre urgente consiste à restaurer la primauté de la raison, c'est par une discussion purement intellectualiste qu'il arrive à mettre la raison à sa véritable place, à définir son rôle, à marquer ses limites comme aussi son éminente dignité. D'un bout à l'autre, l'œuvre nous conduit à ses conclusions sans alliage d'affectivité particulière; toujours celle-ci se trouve dominée et

« *aperçue* » par un procédé d'exposition et de discussion qui restera une des plus authentiques expressions du rythme réflexible au domaine sans limites.

Et il se trouve qu'ainsi, étant faits de cœur et de chair en même temps que d'esprit, nous nous trouvons pris tous et tout entiers par la pensée, dont Pascal a pu dire qu'elle contenait toute la dignité de l'homme. Tout au plus pourrait-on observer que le style de l'auteur, par son dépouillement même et les résonances sensibles de ce dépouillement sur le lecteur, ne peut qu'assouplir en définitive à ses fins la sensibilité devenue son humble auxiliaire, Et l'on est en droit de conclure que cette philosophie vraiment originale, parfaitement opportune, où l'on a pu, à juste titre, voir la constitution d'une science du sujet, peut-être considérée, à un autre point de vue, comme une extrême avancée de la *pensée pure* dans le sens de l'option positive du *pari de Pascal*.

Henri URTIN.

Revers du Ciel

Revers du Ciel éblouit, mais le chatoiement de ses couleurs éprouve les yeux comme le déroulement d'un film trop rapide. Il escamote sa pensée comme s'il voulait prendre de vitesse ses interlocuteurs, afin de les mieux confondre. Mais brouiller les cartes serait jeu trop grossier pour un si fin limier des lettres. Il a son « catéchisme de poche » qu'il distribue à tout venant. Les préceptes universels énoncés dans un style elliptique suffisent à lui conférer l'infaillibilité. Ses images interchangeables décèlent un prodigieux Inaudi de la parole si elles ne nous laissent pas toujours supposer que nous sommes en présence d'un créateur. Elles ne grandissent pas dans son cerveau pour atteindre une puissance singulière. Impossible de donner à ses mots une signification profonde. Il place son numéro dans tous les spectacles avec un dédain étonnant du goût des invités.

Revers du Ciel ne rejette pas l'onomatopée et le calembour, même il aime à énoncer un jugement définitif en jouant sur la similitude des sons. Il tisse en un éclair de temps des toiles d'araignée qui se défont avec la même facilité. Le moindre choc les fait s'évanouir. Illusionniste hors classe, il prétend ne pas appeler de comparaison avec ses confrères. C'est qu'il serait infiniment surpris et peiné de se voir nommer entre les Fratellini et les fakirs.

Revers du Ciel n'aime pas à donner à ses productions les dimensions d'une grande œuvre. Ses ouvrages, volontairement succincts, sont faits avec sa conversation journalière. Ils ont une qualité rare, celle de n'avoir

pas été composés dans les musées. Toutefois à ne pas vouloir gravir le Capitole on se limite parfois à jouer au cerceau. Précisément il s'attarde aux jeux d'enfants oubliant la fuite du temps et les performances plus sérieuses qu'il lui reste à accomplir.

Revers du Ciel ne quitte pas le ton qui lui a été imposé par les applaudissements des salons. Il semble même que le succès l'empêche de respirer. Eternel coryphée, il s'excite continuellement pour provoquer la surprise et l'admiration. Ses formules viennent à se heurter comme une foule alertée par le cri : « au feu ! au feu ! » La pénurie des gloires posthumes non moins que les exigences de la renommée, le poussent à disperser son activité. Il escalade les cloisons de l'art et de la littérature avec la folle témérité d'un Douglas Fairbanks. Essais, romans, tragédies, peintures et musique tout sollicite son attention. Il ignore les fruits défendus, aussi que l'ubiquité est une qualité de Dieu. Peut-être se prend-il pour un nouveau Michel-Ange à qui la grâce d'un Paris ne fait même plus défaut ! Mais son inquiétude nous rassure sur sa lucidité. Aucune borne ne lui bouche la vue.

Revers du Ciel continue cependant à tourner victorieusement sur de nouveaux circuits. Pour celà il déploie une maestria qui noie le grossier sens critique du public.

Parmi l'assistance se trouvent sans doute quelques hommes qui savent qu'il ne terminera pas sa course. Mais la masse est portée à croire que son insuccès final est dû aux coups injustes du destin. Incapable de poursuivre une œuvre commencée, son travail est une suite d'ébauches qui ne laissent rien au hasard du dernier coup de palette. Notre héros est bien trop avisé pour se risquer à tenter « la perfection ». Il a trop peur de susciter un rapprochement malveillant dans l'esprit de ses lecteurs entre lui et les champions du « fini ».

Sa voie en sens unique lui interdit de rebrousser chemin. Il glisse rapidement le long des côtes sur son skiff en se gardant bien d'affronter les éléments en face. Sans cesse il pose devant de nouveaux objectifs. La variété de ses dons, le savant usage qu'il fait de la

pharmacopée lui permettent de dénouer les « nœuds coulants » des gens littéraires. Les créateurs lui envient son passe-partout. Lui, sourit de leurs efforts alors qu'il accouche si aisément de leur enfant. Seulement tandis qu'eux s'exposent avec ardeur aux erreurs de toute interprétation, lui se contente de se promener au milieu de leurs acquisitions avec une incontestable séduction personnelle.

Revers du Ciel scalpe les talents. Si grande est la précision de ses incisions que très souvent on se tourne vers lui pour être renseigné sur les buts que se propose une nouvelle Ecole. De peur d'être distancé par l'avant garde, il se hâte de marcher sur les pieds de son prédécesseur, au risque de tourner le dos à l'avenir. Est-ce à dire qu'il se borne à copier ses modèles ? Mille fois non. Certes le génie ne l'a pas touché, mais il est doué d'une grande intuition poétique et il excelle à rendre sobrement les petites misères d'une humanité contractée par sa terreur de l'insuccès. Il couvre quelques meubles hétéroclites d'une merveilleuse nappe de sensibilité. Son esprit aiguisé, joint à une fantaisie réelle, donnent à chacune des tentatives de Revers du Ciel un intérêt particulier. L'enthousiasme continu de l'explorateur il le porte toujours à découvrir des contrées d'une richesse tropicale. Parfois il a pu sembler injuste pour les grands hommes, mais il a le mérite de se tromper bien rarement quant aux idoles de son culte. Si l'apparition des livres de ce feu-follet cause souvent une déception, on lui est reconnaissant de ne pas leur ajouter une traîne d'ennui.

Des dons scéniques éclatants n'ont pas encore convaincu Revers du Ciel que le théâtre était langue-mère. En effet, le raccourci de sa pensée, son talent de metteur en scène, sont de trop beaux titres à la gloire du music-hall pour qu'il se contente du succès de ses ballets exceptionnellement drôlatiques. Le drame est là. Il préfère spéculer sur les valeurs à change en l'espèce la poésie et la religion. Les traits qu'il décoche contre le sublime ne l'empêche pas de rester follement attaché

aux préjugés des genres. Il ne consent pas à être le premier des artisans, il lui sied davantage de s'intituler pompeusement « paysan du ciel ».

Revers du Ciel est né sur le rocher de Monte Carlo. Blancheur, azur, soleil, à la faveur de cette équivoque, il a ramassé tout ce qui se trouvait sur les tables de jeu. C'est un croupier de l'intelligence, que certains tiennent, lui tout le premier, pour le « gardien du phare de la jeunesse ». En dépit de ses miracles d'adresse il s'est laissé prendre à son lasso. Il aime farouchement sa patrie d'élection. De même que les naturalisés sont souvent plus chauvins que les indigènes, Revers du Ciel aime la littérature d'une manière plus désintéressée que nombre d'inspirés. Il ne lui reste plus qu'à écrire le livre de ses amitiés, car nul homme n'est plus ami des lumières.

Stanislas DE LA ROCHEFOUCAULT.

Corbeille à papiers

Le cygne, animal sublime, pour échapper au narcissisme il s'est assis sur son reflet.

Préférer le passé à l'avenir, quelle preuve d'impuissance.

Pour les lâches, la souffrance c'est le jardin inaccessible.

Pourquoi les maris disent-ils si facilement à leurs femmes des vérités désagréables et si difficilement des mensonges charmants ?

Je veux bien que le monde considère la France comme une putain, mais je voudrais alors qu'il fût ruiné par elle.

C'est peut-être en se souvenant qu'on oublie le mieux ceux dont on se souvient.

Les femmes ont deux façons de porter leur pudeur : comme un masque pour jouer ou comme un manteau pour se vêtir.

Je ne sais lequel est le plus admirable de Dieu qui toute perfection osa créer l'imparfait, ou de l'homme qui imparfait sut concevoir la perfection.

Les hommes oublient leurs morts à proportion de la vitesse avec laquelle ils se déplacent.

On s'amuse à vêtir de hardes magnifiques et illusoires, une très vieille poupée qui s'appelle avenir.

Certaines femmes ont assez d'esprit et de bonté pour — étant de notre avis — feindre d'abord de ne pas l'être, afin de nous donner le plaisir de les convaincre.

Il y a des êtres qui ne détestent pas de voir malheureux ceux qu'ils aiment, afin de pouvoir montrer leur charité.

Les fruits ne sont jamais que la vieillesse raisonnable des fleurs, je veux dire ce dont elles meurent.

La résignation extérieure procède de l'héroïsme, la résignation intérieure de la lâcheté.

La flamme de la douleur ne consume pas un cœur bien trempé, elle l'éclaire.

Parfois devant un être très sensible et qu'on aime, on ne sait plus si l'on n'éprouve pas une jouissance moins grande à suivre sur son visage le reflet heureux d'une caresse qu'à lui dire des mots durs tant on voit qu'ils font mal.

Il y a des êtres et des sentiments qui commencent à vivre en nous, dès que nous les avons tués.

Comment veux-tu que je te sois fidèle, quand je ne peux pas l'être à moi-même ?

Le plaisir c'est de la musique à faire danser des rêves.

Ce qu'on pardonne le plus difficilement aux morts qu'on a mal aimés, c'est d'être morts en nous laissant un remords.

A beau mentir qui vient de loin, c'est la devise du passé.

En amour comme en poésie, un beau sonnet vaut souvent mieux qu'un long poème.

Je m'attriste de voir le bluff américain étouffer, même à Marseille, la vieille faconde méridionale : celle-ci était de la poésie, celui-là n'est plus que de la publicité.

L'égoïsme des hommes ne vient pas de ce qu'ils ont de vivant en eux, mais de ce qu'ils traînent de mort.

Croyez-moi, le verbe aimer ne se conjugue qu'au présent.

La supériorité du malheur sur le bonheur vient de ce qu'on en touche le fond moins aisément.

Un souvenir amoureux c'est encore plus menteur qu'une femme amoureuse.

Le vrai mal de mer c'est quand on regarde les bateaux partir qu'on l'a, pas quand on est dessus.

A-t-elle tort de dire : « Si quand je fais quelque chose qui vous déplait, vous n'êtes pas très fâché, ce n'est pas gentillesse ou indulgence de votre part, c'est que ce jour-là vous m'aimez moins » ?

Elle dit encore : « Pour avoir une idée exacte de votre amour je vous contrarie — et j'observe la réaction. »

C'est vanité le plus souvent de chercher dans l'amour autre chose que l'instinct grossier du propriétaire.

Le plaisir tient au bonheur comme l'ombre à sa cause ; cependant on rencontre le plus souvent la cause sans l'ombre et l'ombre sans la cause.

Nous ne portons pas en nous notre bonheur, nous portons nos humeurs et elles suffisent, car c'est à travers elles que nous jugeons les événements et c'est elles qui, selon l'heure, colorent le même événement en rose ou en noir et ainsi nous font heureux ou malheureux.

Connais-toi toi-même. Oui, mais j'aimerais tellement mieux faire une connaissance moins fâcheuse.

Il y a des livres qu'on n'ouvre jamais et qui moisissent sans être lus au fond d'une bibliothèque. Cependant la pensée qu'un autre pourrait les prendre et les lire vous est insupportable. Il y a beaucoup de maris qui ne font pas une grande différence entre leurs femmes et ces livres.

Que démontre au juste l'épreuve du cloître : l'héroïsme, l'indifférence ou la lâcheté de celui qui s'y rend ?

Il faut choisir entre plaire et être aimé.

Depuis que Wilde a affirmé que la nature imite l'art, j'ai toujours peur de rencontrer le Bon Dieu à l'exposition des Indépendants.

Il y a des êtres qui n'ont jamais de torts et qui souffrent ceux des autres avec une patience si angélique qu'on a l'envie perpétuelle de les gifler.

Partir c'est mourir un peu ; et rester donc ?

Il est curieux de voir que des gens qui ne doutent de rien, pas même d'eux-mêmes, puissent si aisément douter de Dieu.

Les femmes pensent, mais à tort, que la joie que nous éprouvons à les prendre se mesure à la résistance qu'elles mettent à se donner, car si la lutte est trop dure la meilleure partie de notre amour s'émousse et nous ne goûtons plus rien dans la victoire qu'une âpre et vaine satisfaction d'amour-propre.

Ce soir devant un autre horizon marin, je me souviens du temps que j'habitais à Marseille une chambre dont les fenêtres ouvraient sur le Vieux-Port. Que de minutes j'ai passées à ce balcon. J'étais assez élevé, les gens et les choses avaient un relief imperceptible, je croyais voir à mes pieds, un étonnant tapis que peut-être un illusionniste d'Orient avait jadis étalé là, et qu'il avait, ses tours finis, dédaigneusement oublié, où sur une soie salie mais somptueuse se dessinaient, en arabesques capricieuses et mouvantes, mes rêves faits de vaisseaux, de voiles et de cordages, et de ces hardis matelots qui s'amusent à cracher sur le dérisoire et calme reflet, que berce sous eux l'eau captive des ports.

Jean BERL.

La mort difficile

(Fragment)

Ainsi Diane qui ne veut plus que Pierre la croie sans péché ou de chair assez sage et d'esprit assez vigoureux pour n'avoir jamais rien eu à se reprocher au plus secret du corps ou du cœur, Diane, le visage proche du visage de Pierre, mime des désirs, et fait comme si elle ne pouvait résister à une soif maîtresse des sens, de toute sa peau, de ses mains qui tremblent sur les épaules du jeune garçon, et de sa poitrine où le souffle s'alourdit et s'inquiète des nuages de toutes les tempêtes ; ses yeux, ses narines s'élargissent, son cou a des lassitudes qui doivent amener Pierre à penser qu'elle se laisse aller à la tentation et ses lèvres qui se sont d'abord doucement tendues pour s'offrir, semblent se gonfler et libres jusqu'à la faute, ses lèvres se collent aux lèvres de Pierre.

Mais à cette bouche trop grande ouverte, comment ne point s'apercevoir qu'il ne s'agit pas d'un désir, d'une soif, mais de la volonté de donner une impression de désir de soif. Et à son tour Pierre s'attendrit car il comprend que Diane cherche à lui faire croire qu'elle aussi aime la peau, les dents, toute la chair, et qu'elle n'a jamais fait de façons pour en profiter chaque fois et tant qu'elle a pu. Ainsi cette brutalité sensuelle bien combinée mais néanmoins trop visiblement combinée prouve, au contraire de ce qu'attendait Diane, qu'elle n'a pas l'habitude de donner ses lèvres et que, même à Pierre, elle les a données moins par curiosité ou espoir de quelque plaisir que par pure, simple et amicale charité.

Ainsi a-t-il dû s'avouer qu'elle tenait à lui et que même, afin qu'il ne s'éloignât point (Pierre sait du reste que Diane a une telle foi en lui et son affection qu'elle

pense que seul un scrupule pourrait définitivement l'écarter), elle accepterait le cœur léger de passer à ses yeux et sans doute aux yeux des autres pour une jeune fille qui en a vu et fait de toutes les couleurs. Avant tout, elle veut que Pierre n'ait jamais à rougir devant elle, et pour ce non seulement elle voudrait bien paraître coquette, légère, sensuelle et même s'il le fallait possédée, mais encore elle ne cesse de s'affirmer une résolution de longue patience et déclarant par exemple qu'elle ne prêtera l'oreille à aucun potin, à l'atelier ou chez des amis, elle essaie d'ignorer l'évidence, d'oublier jusqu'au nom de Bruggle à la démarche trop légère et de réduire toutes les tentations, les scrupules et les hantises, dont plusieurs épaisseurs, et de teintes variées, encerclent Pierre d'un arc de ciel de tristesse.

Or la transparence du premier baiser de Diane, obligea Pierre à voir toutes les intentions d'une tendresse qui lui était si généreusement vouée, et cette candeur à la fois discrète et passionnée lui valut de nouveaux remords dont l'idée même, jusque là ne lui serait pas venue. Il se crut enchaîné, et dès lors, il s'est maintes fois répété que le plus grand don qu'une femme ou une jeune fille pût faire à un homme était justement ce baiser d'un ange qui par charité imagine les gestes d'une putain.

Un ange qui par charité imagine les gestes d'une putain. Il s'accusait de romantisme, mais n'en répétait pas moins pour une exaltation quasi-mystique cette formule qui le tenait ému aux larmes près de Diane, lorsqu'il caressait sa nuque répétant : « Diane, ma Dianette » du ton d'un pêcheur qui remercierait le saint apparu à la minute du plus grand remords, si ce saint s'était borné à raconter simplement sa propre vie en l'émaillant de fautes identiques à celles que commettent les plus humbles et les plus coupables des créatures, à seule fin de spécifier que, même les êtres quasi-éthérés ont connu les tentations et y ont cédé avant de parvenir au paradis de bonheur et de paix.

« Diane, ma Dianette » répétait-il et une telle ferveur était dans sa voix que la jeune fille espérait que d'une camaraderie lumineuse allait naître cet éblouissement de l'amour, dont Pierre lui-même se demandait — et bien qu'il se sentît par exemple incapable de consentir à Diane des sacrifices égaux à ceux qu'il faisait chaque jour à Bruggle — s'il n'était point parvenu au plus haut point, puisqu'il divinisait Diane — alors que rien de céleste n'exaltait son goût et son besoin de Bruggle — puisqu'il se sentait tout prêt d'oublier que cette jeune fille douce et simple, il l'avait connue à Montparnasse dans un atelier, avait dansé avec elle dans des bals de peintres où elle était sans bégueulerie et sans vulgarité, ne se laissant jamais tenter par rien, ni choquer davantage, incapable de se ternir par un geste, un mot, un pas et telle qu'il fallait presque la croire née de quelque principe impondérable et non d'une humanité qui sentait à la fois, la folie, la peur et les larmes.

Diane, ma Dianette, répétait-il, et il ne se fut même point permis de la croire fille d'un M. Blok qui s'était pendu en pantalons à grands carreaux et d'une grosse Mme Blok molle et pleurarde.

Et ainsi, quelques minutes après s'être dit que Diane n'était en somme qu'une compresse inutile, force lui était de s'avouer que si elle l'avait guéri, çe n'avait point été par un secours précis, ou une action semblable à celle reconnue aux médicaments, mais par un miracle dont elle portait en soi la vertu et qui l'illuminait toute d'une grâce que son mystère eût forcé Pierre à nommer volontiers « divine ».

Alors il se disait que le mieux serait de supplier Diane de rester auprès de lui la vie entière, ce dont elle ne manquerait de tirer une grande joie et lui une grande paix, mais dès qu'il avait songé à préciser, à régler un sort que la bonté de Diane lui permettait seule d'embellir, déjà, il perdait toute sécurité, remettait à plus tard, ne demandait rien et à l'instant même où il se répétait qu'il avait de l'adoration pour Diane, il

se rappelait que l'après-midi il lui avait donné un croquis de ce que serait leur existence commune et non divine.

Seul, il ne saurait où fuir. Que de fois déjà, las de lui-même est-il descendu non pour demander secours à quelque autre mais pour se perdre dans la rue, parc anonyme, mais le plus beau, se forçait-il à croire, de toutes les promesses. Il marchait, ne trouvait point ce rêve sans nom et sans visage en quoi il avait décidé de se perdre. Il marchait. Aucun regard ne retenait le sien, sur le sol mouillé la plus faible lueur multipliait toute tristesse. Il marchait et le froid se faisait maillot sous les vêtements, le linge. Ses dents claquaient. Son squelette souffrait seul et tout entier, car déjà ce squelette avait dévoré sa chair. Ce qui de son corps demeurait apte au bonheur se fanait. Dans ses poches, ses mains étaient des fleurs, sans sève, sans couleur. Alors il entrait n'importe où, non pour trouver quelque secours précis, humain, car s'il cherchait à retarder la débâcle c'était par d'étranges aides et il n'eut su que faire d'une peau habitée par un esprit semblable au sien. Il se rappelle. On ferme les yeux, on respire, on avale n'importe quoi, et, au bout de dix minutes les paupières ne craignent plus de se relever car un monde nouveau s'épanouit à la place des vieux décombres.

Le corps n'est plus une chair condamnée au malheur, le corps n'a plus froid. Il saute, vole, ne pèse pas plus qu'une chanson dans le soleil de minuit.

René Crevel.

Dormir, Dormir dans les pierres

De la corne du sommeil aux yeux révulsés des soupirs
il y a place pour une cornemuse bleue
d'où jaillit le son fatal du réséda fleuri
Réséda réséda si tu fleuris c'est au quartz que tu le dois
car il a mis dans tes racines unè poudre de sang et de [cervelle
qui poivre te caresse les yeux
Il a mis aussi sa caresse marine sur la face inférieure de [tes pétales
et l'eau pure de sa tête dans tes mains

Réséda réséda
lorsque le jour des blanches cambrées sera venu
tu sentiras ta tête s'incliner comme un soleil sans épaisseur
et le sang de tes veines se répandra sur les étoiles
qui te répondront

Réséda réséda
tes mouvements rebelles aux caresses du vent
qui passe près de toi comme une minute usée
comme une minute liquide
dont les inutiles regards se perdent dans les puits
où tu voudrais vivre souple et pâle comme un cheveu de [source

Oiseaux oiseaux de mes oreilles
envolez-vous
Envolez-vous comme un courant d'air
vers le spectre de sel où gémissent vos plumes
Telle plume qui gémit n'attend que la pluie fine pour
[vous retrouver
Telle plume qui pâlit sera verte demain
si l'ouragan lui dévoile son destin
Et telle plume qui disparaît comme un A B C D
se retrouve au printemps sur la tête des cieux
car les cieux sont faits de vos plumes
mes oreilles
et la mort de celles-ci est la mort de vos cieux
Gouttes de sang gouttes d'eau du plus ancien bijou des
[femmes

La poudre s'ennuyait dans le désert des mains
dont le superflu s'épanche sur des gorges pâles
issues du miroir que nul ne découvrit
car il part et revient comme une feuille
car il est bleu
car il est rouge
suivant que ton regard se fixe ou s'égare comme un
[drapeau
suivant que ta voix éclate comme une aurore boréale
où coule comme les cerises du temps
cueillies par les obscurs voyageurs de ton sang
qui mousse le long de tes hanches
vagues fraîches
sur des lèvres qui brûlent au passage la mer et ses îles

Entourez de vos mains le corps fragile des vents
Les vents de l'erreur et du sang s'enflent dans nos corps

comme un poème de sel
et le réséda du ciel s'anémie près des miroirs
car il se voit grandir comme un torrent
car il se voit osciller sur son support osseux
trop semblable à l'angoisse d'un fauve
car il se sent il se sent la bouche et les oreilles d'un dieu
d'un dieu salubre et fort balayant le matin les germes
[spontanés des mains lasses

Qui donc ici malgré la nacre des orages
ose contempler du profond des sècles
le cheval serein oublieux des cratères où naquit l'orgueil
qui nous conduit au petit jour [de sa race
porteur de nénuphars et semeur de colliers

Reflet de la peau si douce qu'on voudrait s'y mirer
oiseau des lumières ne l'emporte pas
Les grains humides sifflent dans leurs retraites
et les ombres fanées se cachent sous la mousse

Souffle ô corne un azur sombre et verbal
Le printemps est malade d'un cerisier nouveau
d'un cerisier plein de fruits miroitants
où sombrent les cils de porcelaine
comme un regard dans un jet d'eau

Assise flamberge assis vents
La mer se décolore et le rouge domine
Le rouge de mon cœur est le vent de ses îles
le vent qui m'enveloppe comme un insecte
le vent qui me salue de loin
le vent qui écoute le bruit de ses pas décroître sur mon
si pâle qu'on dirait un poisson volant [ombre

As-tu senti les cheveux se dénouer comme les aiguilles
[d'une pendule
et le souffle des pierres s'atténuer de crainte que les mains
[ne les remarquent

As-tu senti la sève jaillir hors des arbres de paille
et se répandant sur les fleuves
les couvrir de canards
Les canards des astres ne sont pas ceux de ma sœur
car ma sœur est noire comme une huitre
et de sa voix sortent des taupes
et les taupes de ma sœur gardent leur secret
Les corbeilles et les raisins se rencontreront sur une route
Du choc jaillira la grande mamelle [bleue
qui recouvre les horizons flétris
et ce sera justice
Si la justice naît de la rencontre des raisins et d'une
[corbeille
les tuiles caresseront les sages noyés dans le ciment
et les vagues refuseront de traverser la mer
Encore une heure et les squelettes se balanceront à la
[corde des marées
à condition que les vitres perdent leur éclat
à condition que les vieillards se cachent sous les herbes
escargots des pendules

Si l'amour naît de la projection d'une groseille dans le
j'aime [bec d'un cygne
car le cygne de mon sang a mangé toutes les groseilles
car le monde n'est que groseilles [du monde
et les groseilles du monde jaillissent de ses yeux
comme le sel des arbres
comme l'eau des mains sonores
et comme les caresses mouches de neige
nageant le soir sur les cheveux défaits qui les implorent.

II

Soleil route usée pierres frémissantes
Une lance d'orage frappe le monde gelé
C'est le jour des liquides qui frisent
des liquides aux oreilles de soupçon
dont la présence se cache sous le mystère des triangles
Mais voici que le monde cesse d'être gelé
et que l'orage aux yeux de paon glisse sous lui
comme un serpent qui dort sa queue dans son oreille
parce que tout est noir
les rues molles comme des gants
les gares aux gestes de miroir
les canaux dont les berges tentent vainement de saluer
[les nuages
et le sable
le sable qui est gelé comme une pompe
et projette au loin ses tentacules de cristal
Toutes ses tentacules n'arriveront jamais à transformer
[le ciel en mains
Car le ciel s'ouvre comme une huitre
et les mains ne savent que se fermer sur les poutres des
[mers
qui salissent les regards bleus des squales
voyageurs parfumés
voyageurs sans secousses
qui contournent éternellement les sifflements avertisseurs
[des saules
des grands saules de piment qui tombent sur la terre
[comme des plumes
Si quelque jour la terre cesse d'être un saule
les grands marécages de sang et de verre sentiront leur
[ventre se gonfler

et crier orties orties
Jetez les orties dans le gosier du nègre
borgne comme seuls savent l'être les nègres
et le nègre deviendra ortie
et soutane son œil perdu
cependant qu'une longue barre de cuivre se dressera
[comme une flamme
si loin si haut que les orties ne seront plus ses enfants
mais les soubresauts fatals d'un grand corps d'écume
salué par les mille crochets des eaux bouillantes
que lance le pain blanc
ce pain si blanc qu'à côté de lui le noir est blanc
et que les roches amères dévorent lentement les chevilles
[des danseuses d'acajou
mais les orties ô mosaïque les orties demain auront des
et des pieds de neige [oreilles d'âne
et elles seront si blanches que le pain le plus blanc s'ou-
[bliera dans leurs dédales
Ses cris retentiront dans les milles tunnels d'agathe du
[matin
et le paysage chantera Un Deux Trois Quatre Deux
[Trois Un Quatre
les corbeaux ont des lueurs d'église
et se noient tous les soirs dans les égouts de dieu

Mais taisez-vous tas de pain le paysage lève ses grands
[bras de plume
et les plumes s'envolent et couvrent la queue des collines
et voici que l'oiseau des collines se retrouve dans la cage
[de l'eau
Mais plumes arrêtez-vous car le paysage n'est presque
que tu tires [plus qu'une courte paille
C'est donc toi fille aux seins de soleil qui sera le paysage

l'hynoptique paysage
le dramatique paysage
l'affreux paysage
le glacial paysage
l'absurde paysage blanc
qui s'en va comme un chien battu
se nicher dans les boîtes à lettres des grandes villes
sous les chapeaux des vents
sous les oranges des brumes
sous les lumières meurtries
sous les pas hésitants et sonores des fous
sous les rails brillants des femmes
que suivent de loin les feux follets des grands hérons
[du jour et de la nuit
les grands hérons aux lèvres de sel éternels et cruels
éternels et blancs
cruels et blancs.

III

J'existe sous sceau des vignes
et les naseaux fumants du céleste empire rôdent autour
car ici tout dort [des fleurs fanées
et le sommeil de l'air est propice à la naissance des
[montagnes
La plus légère brise suffirait pour qu'elles apparaissent
[dans le creux de ma main
accompagnées de tous leurs attributs
le sternum de verre que polit le soleil des caves
le diable des pianos qui rugit comme une chevelure
[coupée
et les quatorze lueurs ovales du ventre marin
dont la présence n'est désirable que le matin

lorsque les herbes recouvrent la raison et chantent
Sais-tu d'où vient l'aluminium
Sais-tu le pays des grands os pâles qui baignent dans les
[fleuves de mercure
Sais-tu le pays des démons tournant autour d'un cornet
[de papier
L'orifice du cornet est plein de lumières et de lentilles
Mais Esaü
Esaü lève ta tête et montre tes cornes semblables à une
Esaü tu es le cornet et les lentilles [invasion
et tu seras ainsi jusqu'à ce que les surfaces lisses
sentent apparaître les premières ruguosités qui présagent
[la naissance de l'alcool
de cet alcool qui s'ouvre chaque jour comme un compas
dont les deux pointes tournées vers nous marquent le la

J'existe sous le sceau des vignes que suscite mon sang
car mon sang ce soir
ce soir comme toujours
n'est ni moins ni plus beau que le plus brutal hasard
celui qui provoque la rencontre dans l'escalier des
d'un orange et d'un porte-monnaie [bouteilles
Une orange et un porte-monnaie
C'est aussi la rencontre au moment où le flux devient
d'une corde à nœuds et d'un pendu [reflux
tous deux se regardent avec des yeux d'horizon
et l'horizon rit
tous se lèvent
la corde sur un nœud et le pendu sur la tête
Et la corde dit au pendu
O toi échappé de mes nœuds que me veux-tu
toi qui a subi mille fois les regards des décapités
dont le sourire défie les pierres scintillantes

et appelle le ronflement des jets d'abeille
O toi qui descends des pailles tressées en forme de tulipe
et retourne à la tulipe qui n'est pas encore paille
O toi le fer et la plaie l'œil et le monocle
toi qui as fait la corde et les nœuds
pourquoi m'as-tu quittée

Mais le pendu chantait
Le roi et la reine ont des pattes de moustique
et le dauphin de moustiquaire
Le roi et la reine ont un violon
mais leur violon est aussi une méduse
une méduse qui ne sera jamais un radeau
car le roi et la reine ont perdu leur regard
dans le corps de la méduse

Mais la méduse s'enfuit comme un reflet
et garde le roi et la reine
qui dorment quelque part sous une plante de silex
Dauphin ne les réveille pas avec ton marteau qui frappe
L'étincelle ferait fuir la méduse [*sur le silex*
et la méduse garderait leur regard
leur regard de la
leur regard de Neptune

IV

Nue nue comme ma maîtresse
la lumière descend le long de mes os
et les scies du temps grincent leur chanson de charbon
car le charbon chante aujourd'hui
le charbon chante comme un liquide d'amour
un liquide aux mouvements de volume
un liquide de désespoir

Ah que le charbon est beau sur les routes tournesol
tournesol et carré
si je t'aime c'est que le sol est carré
et le temps aussi
et cependant je ne ferai jamais le tour du temps
car le temps tourne comme à la roulette
la boule qui regarde
dans la mosaïque des forêts

Cerveaux et miroirs roulez
Car le charbon a la tête d'un dieu
et les dieux ô cerises les dieux d'aujourd'hui plantent des
[épingles dans le cou des zouaves
et les zouaves n'ont plus de moustaches
parce qu'elles accompagnent les jets d'eau
dans la course de l'avoine
l'avoine cirée lancée le long des vents à la poursuite des
[marées
Marées de mes erreurs où mîtes-vous nos gants
car vos gants sont aussi des marées
o mon amie
vous qui êtes ma marée mon flux et mon reflux
vous qui descendez et montez comme les reflets
vous qui n'avez de sortie que dans la chute des feuilles
et ne songez point à vous échapper
car s'échapper c'est bon pour une flèche
et les flèches qui s'échappent ont frôlé tous les soupirs
mais vous qui êtes dans l'eau comme un remous
belle comme un trou dans une vitre
belle comme la rencontre imprévue d'une cataracte et
[d'une bouteille

La cataracte vous regarde belle de bouteille
la cataracte gronde parce que vous êtes belle
bouteille

parce que vous lui souriez et qu'elle regrette d'être
[cataracte
parce que le ciel est vêtu pauvrement
à cause de vous dont la nudité reflète des miroirs
vous dont le regard tue les vents malades
Mon amie ma fièvre et mes veines
je vous attends dans le cercle le plus caché des pierres
et malgré la lance du dramatique navire
vous serez près de moi qui ne suis qu'un point noir
Et je vous attends dans le sel des spectres
dans les reflets des eaux volages
dans les malheurs des acacias
dans le silence des fentes
précieuses entre toutes parce qu'elles vous ont souri
comme sourient les nuages aux miracles
comme sourient les liquides aux enfants
comme sourient les traits aux points

V

A quoi bon les germes des astres dans le sillage des végé-
[tations obscures
A quoi bon les mains d'écume sur le versant des collines
A quoi bon la vase devant la nuit
A quoi bon le soleil mousseux près de moi
A quoi bon l'invisible mirage des roches
A quoi bon les animaux du jour
si la nuit roule perpétuellement sur la pente du poison
et si l'homme des sables s'évapore comme la goutte d'eau
[des images
cette goutte d'amour que nul ne recueillit jamais
car elle s'évapore trop vite si vite qu'elle n'est jamais que
[vapeur

Et si cette vapeur s'échappait des yeux vivants de la
[tempête
mais la tempête ment comme une soupe
A quoi bon
A quoi bon te lever sur le pied droit puisque le pied gau-
[che t'attend
Comme la lune attend les torpilleurs qu'elle ne rejoindra
Ah torpilleur à quoi bon [jamais
A quoi bon torpiller votre cauchemar d'éponge puisqu'il
[restera cauchemar
comme l'eau reste vent et le vent éponge
A quoi bon tout n'est qu'eau et vent comme vous et vos
[cauchemars
A quoi bon mon torpilleur et mon cauchemar se
[confondent
dans une goutte d'eau qui tombe perpétuellement sous
[mon crâne
et jamais ne fera ni un lac ni un ruisseau
car c'est l'inverse que je vois
Les crocodiles se promènent comme des reines
et les reines vivent avec les taupes

A quoi bon
les saluts des interstices qui séparent la chair des arbres
si les arbres s'effondrent dans l'océan des talons
comme s'effondrent mes yeux au passage de midi

A quoi bon les poussières des hauteurs
et le frôlement voluptueux des lignes lumineuses sur des
[jambes d'azote
A quoi bon le passage d'un point à un autre
A quoi bon les lignes de la main et le charbon qu'elles
A quoi bon l'enfance des os [cachent

A quoi bon les lueurs qui disparaissent à l'horizon
A quoi bon mon amour dans une corne gelée
A quoi bon la corne gelée qui ne se renversera jamais sur
[mon amour
car il est autour de la corne
comme les pierres autour de la maison.

Benjamin PÉRET.

Marseille-Paris en avion

L'avion décolle. L'étang de Berre bleu pâle avec des reflets d'argent, miroite un instant au dessous de nous et nous piquons vers le nord. Ce paysage familier nous offre aujourd'hui un nouveau visage de lui-même : les fils blancs des routes relient les villages entre eux et les attachent aux villes. Un grand fil tendu part de Salon tout droit vers Arles qui sommeille là-bas dans la buée matinale. Peu à peu la Provence s'efface : je me retourne et il me semble voir, entre les branches des derniers oliviers, Mireille nous sourire.

Mille mètres d'altitude. La terre n'est plus qu'un grand damier vert et roux avec ça et là les pions minuscules des maisons.

Déjà Lyon. Ce n'est plus l'habituel « Lyon-Perrache » nocturne et sinistre à travers la vitre du wagon, mais un Lyon ensoleillé : presque une ville de chez nous. L'aéro-port de Bron. Nous atterrissons à cent-vingt à l'heure et roulons vers les hangars. Le temps se couvre. Quelques bougies à changer, quelques passagers à prendre et nous repartons vers Paris sous un ciel bas, à travers des nuages que le vent pousse vers le sud et que nous effilochons au passage.

Tout est gris à présent, gris et monotone comme la chanson du moteur. Une gare étend ses rails innombra-

bles où glissent des trains de bazar : est-ce Mâcon ? est-ce Châlon-sur-Saône ?

Le ciel s'éclaircit. Le damier des champs recommence. Les forêts brillent du vert d'après la pluie, les collines ondulent comme une mer immobile et mauve.

L'avion vole à présent à deux cents mètres. L'hélice siffle dans le vent: à nos pieds les arbres frissonnent d'un même mouvement lent et rythmé et soudain pour la première fois depuis le départ l'automne apparaît.

Le danger ! Y songe-t-on seulement ? L'accident que l'on frôle en auto vingt fois par voyage, que l'on sent embusqué derrière chaque tournant, ne nous semble plus dans notre cage vitrée qu'une menace très lointaine. (Paradoxe? peut-être. Mais je gage que d'ici dix ans ce paradoxe là sera un truisme.)

... Quatre heures moins vingt. En me dressant je lis sur la carte du pilote que Paris n'est plus qu'à cinquante kilomètres ; vingt-cinq kilomètres... Nous sommes arrivés. La banlieue glisse sous nous à deux cents à l'heure et nous piquons en trombe sur une ville irréelle de trois millions de poupées.

Un Lyonnais enthousiaste montre du doigt la Tour Eiffel lointaine et chante « Ah qu'il était beau mon village !... » avec l'accent de chez lui.

Jean PHILIPON.

L'Enquête des " Cahiers du Sud "

L'enquête que nous ouvrons dans les « Cahiers du Sud » est appelée, croyons-nous, à remplir un double but. Etablir d'une part, si les littératures étrangères sont bien connues en France. De l'autre, apprendre de quelle manière cette connaissance peut être développée et enrichie. C'est pourquoi nous avons adressé aux traducteurs français d'œuvres étrangères les questions suivantes:

1° Pensez-vous que les littératures qui vous sont familières soient exactement et suffisamment connues, dans leur esprit et dans leur forme, par des traductions de langue française ?

2° Sinon, quels sont, à votre avis, les œuvres ou les auteurs anciens ou modernes que nous ignorons, qui sont insuffisamment ou mal traduits, et qui, cependant, représentatifs d'une mentalité et d'une culture, ne peuvent nous demeurer plus longtemps inconnus ou mal connus, sans préjudice pour la formation de la nouvelle intelligence française ?

Nous l'avons demandé aux traducteurs car ils sont les intermédiaires directs entre la production étrangère et le public français. Leur rôle, si souvent fait d'abnégation et de modestie, est d'une extrême importance. Nous n'en voulons pour preuve que l'article suivant de M. Paul Valery, paru dans « L'Europe Nouvelle » et que nous sommes heureux de pouvoir reproduire au début de cette enquête, parce qu'il exprime d'une merveilleuse façon l'intention que nous nous proposons, et les résultats que nous désirons obtenir.

Marcel BRION et Marcel SAUVAGE.

Il faut créer une Bourse des Valeurs littéraires

Toute coopération intellectuelle entre nations de langues différentes exige essentiellement que les ouvrages capitaux de ces diverses nations puissent, dans une certaine mesure, être connus de l'une par l'autre. (Il est bien entendu que certaines œuvres, non des moins importantes — et singulièrement les œuvres dont la valeur réside surtout dans leur forme — ne peuvent jamais être appréciées que dans le texte original. Ce que je vais dire s'applique donc surtout aux livres dont l'intérêt gît dans les faits ou dans les idées qu'ils renferment.) J'ai donc proposé à la sous-commission de soumettre à la S. d. N. un projet relatif à l'institution de prix destinés à récompenser le traducteurs ou, plus exactement, la traduction.

J'ai pensé à l'institution d'une commission spéciale internationale, siégeant une fois par an, qui aurait pour mission d'exprimer, les ayant recueillis, les désirs des nations, et de débattre enfin, la composition d'une liste d'ouvrages recommandés aux traducteurs. Ce serait en somme, une véritable « Bourse des valeurs littéraires transmissibles ». (Car il en est d'intransmissibles — les poètes le savent bien!)

Ce serait une Bourse de valeurs grâce à laquelle le jeu de l'offre et de la demande pourrait s'exercer.

Tel peuple dirait à tel autre: « Tu ne sais pas ce que j'ai fait de plus beau! »

Il arriverait — rarement — (mais ce fait paradoxal s'est produit quelquefois) qu'une nation s'aviserait de la valeur d'un livre qu'elle a produit — et qu'elle a méconnu jusqu'à l'ignorance totale ou au mépris. Elle le retrouverait traduit et en honneur dans une littérature étrangère. C'est le cas remarquable de l'œuvre d'Edgard Poe, que les traductions et les louanges de Baudelaire ont faite si célèbre dans le monde — sans excepter son pays d'origine. Et c'est le cas de Gobineau, que l'attention dont elle a été l'objet en Allemagne a fait relire, — ou lire — en France et reclasser un peu mieux parmi nous.

En somme, la commission aurait pour objet d'égaliser en quelque sorte, par des moyens artificiels — primes à la traduction — les trésors de lectures des diverses langues, et de faire combler des lacunes parfois étonnantes.

En dehors de cet organisme, d'autres prix seraient institués en faveur des traducteurs en général.

En outre, les mesures à prendre pour encourager ces productions devraient s'étendre aux directeurs de revues et aux éditeurs. Car, pratiquement, la traduction et son édition sont choses inséparables.

Enfin je verrais volontiers compléter cet ensemble de mesures par des récompenses destinées aux écrivains qui font connaître, par leurs analyses et leurs critiques, les littératures étrangères, et créent le désir que les traductions pourront ensuite satisfaire.

Paul VALERY

de l'Académie Française
membre de la Commission internationale
de coopération intellectuelle

Chroniques

LIVRES

JEAN GIRAUDOUX, par *Pierre Humbourg* (Editions des Cahiers du Sud).

Je ne pense pas avec M. Pierre Humbourg que l'on puisse par quelques exemples, si judicieusement qu'ils soient choisis, faire « comprendre facilement le mécanisme » du style de Jean Giraudoux, faire « sentir nettement comment se dessine la vision »... Il me semble que le meilleur de l'art de Giraudoux c'est la part mystérieuse, fluide de sa vision, celle qui ne contient nul mécanisme et qui de ce fait échappe au critique aussi bien qu'au pasticheur. Ce n'est que par le côté précieux de son style — et notre ami a eu raison de le signaler au passage, l'accordant à ses détracteurs qui, eux, n'ont pas su voir autre chose — que cet essayiste exquis se prête aux explications ; n'aurait pas vu grand chose quiconque s'en tiendrait là. Je suis sûr d'ailleurs que M. Humbourg est de mon avis, et si je le chicane sur ces phrases un peu promptes c'est que tout son livre en témoigne.

Aucun pédantisme, aucune pesanteur en effet dans ces pages. L'auteur s'y exprime en amoureux, et je ne suis pas de ceux qui pensent que l'amour implique un bandeau. Sans doute il a cru bon de diviser son étude en quelques compartiments : *le style, la composition, l'œuvre, l'âme*, mais ce plan n'a rien de rigide ; il est compréhensif et les mailles en sont larges. M. Humbourg n'a pas craint de transvaser certaines notations d'un chapître dans un autre, il a voulu donner une impression d'ensemble et non démontrer quoi que ce soit. Il en résulte (et c'est à mes yeux, du moins en ce qui concerne les écrivains chez qui

l'élément poétique domine, l'essentiel en critique) une tonalité, un timbre, faits de grâce, de roueries spirituelles et de désinvolture, qui reconstituent pour ainsi dire la présence de l'ami de *Suzanne*. Je signale à ce point de vue le paragraphe si amusant intitulé *Edition classique de Siegfried*, où l'auteur a su rendre comme un écho du meilleur Giraudoux. Il suppose qu'en l'an 2025, un professeur à la faculté de Caen « annote les passages de *Siegfried* qui pourraient paraître obscurs aux élèves de rhétorique de cette époque avancée ». Et voici quelques-unes de ces annotations :

« Joseph Casanova figure actuellement à l'office des réparations » — *L'office des réparations fut fondé en 1919, après la guerre de 1914-1918. Cet organisme était assez semblable à ce bureau de reconstruction rapide qui fonctionnait encore l'an dernier, à la suite de la dernière guerre que nous avons eue contre l'Angleterre.*

« Et le *Westminster Gazette*, où Wells plagiait si rarement Francis Viélé Griffin. » — *Le Westminster Gazette était un petit journal de 60 pages qui paraissait à Londres vers cette époque. Wells, romancier anglais, a écrit divers romans d'anticipations. Nous pouvons voir aujourd'hui combien étaient ridicules les hypothèses qu'il émettait dans la « machine à mesurer le temps ». Il connut un grand succès vers 1910. Francis Viélé Griffin...*

Mais, désinvolte, M. Humbourg sait trouver de solides arguments quand il s'agit de défendre son ami contre M. Dubech ou Mlle Henriette Charasson. Sa dialectique, alors, devient dure et serrée.

Gabriel D'AUBARÈDE.

LA MARCHE ROYALE, par *Andreas Latzko* ; traduit de l'allemand par *Alzir Hella* et *O. Bournac* (Snell et C°).

M. Andreas Latzko s'éleva durant la dernière guerre contre les contraintes qui s'imposaient à la pensée. Il fut un de ceux qui tentèrent de rester « au dessus de la mêlée » après avoir, comme Barbusse en France, été soldat.

Il offrit au public le fruit de ses méditations et s'engagea au service de la paix. L'action l'occupa tout entier. Comme tous ceux qui essayent de prêcher l'amour et d'annoncer la bonne

nouvelle, il suscita la haine des hommes qui, par lâcheté, paresse ou intérêt soutiennent l'ordre qui leur fut imposé. Il continua cependant la mission qui satisfaisait sa conscience.

Envers de tels hommes, les arguments de la critique, qui ont trop de froide raison, paraissent dérisoires si l'on juge leur œuvre.

En vérité les livres que nous proposent ces intellectuels ne sont pas des livres, plutôt des thèses en forme d'histoires. On a toujours un peu l'impression d'assister à un discours dans un meeting. On sent bien l'élévation de pensée qui les poussa à écrire, le but qu'ils poursuivent. On le sent trop. Et cela paraît manquer alors de la superbe indifférence dont sont marquées les grandes œuvres.

Entraîné par le mouvement des foules et des milieux où il évolue, le partisan n'a jamais plus cette expression de vacance, sur le visage, qui fait la beauté des divines figures. Lorsque la politique fait d'un écrivain un militant, elle le transforme de telle manière qu'il emploie encore sa plume comme un écrivain, et il n'est déjà plus un écrivain.

Il n'y a en somme rien de plus odieux, de moins profitable à la beauté que ce sentimentalisme qui pousse des hommes de lettres à écrire des histoires où le peuple joue un rôle de mouton toujours dupé. Je ne veux pas dire que le peuple ne soit pas dupé ; je prétends qu'il n'y a pas d'histoires moins propres à faire comprendre le peuple que celles où on le présente dans cette prose humanitaire, qui transforme de bons esprits en de médiocres « penseurs ». Et voici tout au plus des légendes pour enfants sensibles, nés dans les maisons de la bourgeoisie.

Je m'étonne, par ailleurs, de la colère qu'excitent, dans les milieux dits avancés, les tentatives que font certains pour libérer l'esprit. On voit ainsi combien il est difficile d'être *fidèle* à une idée, c'est-à-dire de s'y donner tout entier. Les liens héréditaires sont si forts et les traces que laissent les origines si marquées, que l'ouvrier révolutionnaire méprisera l'écrivain en lutte pour révolutionner le langage ou la pensée. Or, ils sont exactement sur le même plan.

Cette incompréhension est particulièrement flagrante chez les peuples latins qui ont un passé de discipline romaine tel, que tout ce qui va contre le syllogisme et la logique, les choque aussitôt. Toutefois, il faut imaginer que les allemands aussi se croient obligés de prendre dans les écoles périmées le fond de

la littérature à laquelle se consacrent leurs extrémistes, si nous en jugeons par les envois des éditeurs germains.

Ces considérations n'enlèvent rien de l'admiration que j'éprouve pour l'œuvre vivante d'Andreas Latzkó. Elles me permettent de regretter que *La Marche Royale* et les contes qui suivent : *Le Roi du Riz, le Superflu* et *l'Histoire d'un chien* soient écrits par Andreas Latzko.

Cela ne veut pas dire que les qualités soient absentes de ces pages. A quoi bon les signaler ! Lorsque M. de Voltaire ou J.-B. Rousseau faisaient des tragédies, elles abondaient en qualités. Seulement elles n'ont pas d'excuses pour nous après Racine.

Eh ! bien, je le dis quoi qu'il m'en coûte, la littérature humanitaire, geignarde, à tendance socialiste enfin, est un mensonge. Elle n'illusionne que les bourgeois qui se croient malins, n'a qu'une influence débilitante pour ceux qui s'y complaisent. Elle est uniquement de la littérature, et rabaisse la pensée jusqu'à en faire le commerce le plus plat et le plus honteux, parce qu'il se cache sous les apparences d'une action généreuse.

Sans doute cette littérature a-t-elle connu des chefs-d'œuvre, sans doute Jean Christophe émouvra-t-il longtemps encore le lycéen qui entend monter en lui le cri de liberté, sans doute y a-t-il Zola qui a osé, dans son temps, mettre à nu les plaies que l'on ne trouvait pas sans stupeur décrites si complaisamment, sans doute y a-t-il Maupassant dont la puissance saura bientôt émerveiller de nouveau les âmes — et à l'étranger voici Tolstoï, Dostoïewky, Bernard Schaw, James Joyce, Walt Whitman...

N'est-ce pas faire injure à ces maîtres que de couler leur œuvre dans des moules truqués ? d'anémier leur gloire par de stériles redites ?

L'œuvre d'art, comme tout ce qui est digne de susciter l'émoi d'être un homme, porte la marque de la vie, élan perpétuel où naissent les évènements par hasard, et qui va où Dieu veut.

Georges BOURGUET.

GENS DE DUBLIN, par *James Joyce* ; traduction d'*Yva Fernandez, Hélène du Pasquier* et *J.-P. Renaud* (Plon, édit.) ; préface de *Valery Larbaud*.

M. Valéry Larbaud qui joint à la sûre maîtrise de notre

langue, l'amour et la science des lettres étrangères, révéla au public français le génie de James Joyce.

Il parla si bien de son ami que l'écrivain irlandais fut aussitôt aimé parmi nous. J'ai connu des gens qui apprirent l'anglais tout exprès pour lire les œuvres de cet homme extraordinaire.

Ulysses fut d'abord imprimé en France. Ce livre était fort important dans l'esprit de son auteur. Il avait travaillé dix ans sous le ciel italien, comme un proscrit, à cette œuvre gigantesque, somme lyrique et satirique de la journée d'un homme moderne.

Ce fut un beau tapage. Les anglo-saxons sont pudiques, et Joyce appelle un chat, un chat, ce qui est bien inconvenant. L'auteur avait commis la faute de ne pas cacher les faiblesses de son héros et les nécessités que la nature impose à son corps. Le scandale fit un succès de librairie. Ceci ne manque pas de comique : pour lire quelques passages excitants, de chastes insulaires auraient aussi bien traversé le Chanel ; tout marin, de quelque culture, touchant un port français emporta l'ouvrage.

Mais si Joyce est sans pudeur, il ne laisse pas un goût juteux dans la bouche de ses lecteurs, comme Rabelais. Sa hardiesse est plaisante ; elle est d'abord celle d'un intellectuel. Joyce spécule avec son esprit, inlassablement.

Cette vision cérébrale se trouve, en particulier, dans *Dedalus,* portrait d'un jeune artiste où l'auteur a accumulé les détails intimes et, semble-t-il, presque sans transposition. Façon d'écrire qui n'implique nullement chez Joyce un manque d'imagination. Elle serait plutôt le signe d'une grande timidité, d'une grande prudence dans la création artistique, et d'une absolue liberté morale.

Certains artistes ont ainsi le don d'ajouter, par le simple élan de leur génie, aux faits ordinaires de leur existence, une marque singulière, grâce à laquelle, ces faits, de communs ou banals qu'ils paraîtraient racontés par un homme quelconque, prennent tout à coup une apparence saisissante et profonde.

Ainsi nous ne ressentons aucune gêne, aucune lassitude avec les *Gens de Dublin*. Pourtant dans la plupart des contes il ne se passe rien ; ce sont « des tranches de vie », comme on disait jadis. Seulement les gens qui vivent sous nos yeux, vivent en nous aussi ; ce ne sont plus des yeux du dehors, mais plutôt

des connaissances. Bien sûr, ces figures s'appellent Hyner, Doran, Conroy, Joë ou tante Kate, Ursule, Polly, et elles appartiennent à ces personnes. Elles entrent aussi en nous, et nous prenons l'habitude de les voir si exactement que, bientôt, elles semblent sortir de notre conscience. Cette façon de nous occuper indique une grande puissance chez l'auteur.

Il y a, de plus, chez Joyce tout un côté mystérieux, quelque peu de cabale. On sent qu'il vous possède par des moyens magiques et l'on imagine ses longues mains au poil roux qui vous regardent terriblement, comme se soulevant sur les pages, de leurs dix yeux qui sont dix bouts de doigts.

Cependant Joyce se sert du vocabulaire le plus simple. S'il ne craint pas l'argot, il n'en abuse pas. En somme il fait parler les gens comme ils doivent parler en Irlande quand on n'est pas prince. Et l'Irlande jaillit toute vivante, ici.

Les trois nouvelles du recueil que je préfère sont : *Pénible incident*, *La Pension de Famille*, *Les Morts*. Dans les deux premiers récits on saisira les rapports curieux entre les mœurs méditerranéennes et irlandaises. *Les Morts* portent l'écrivain sur sa véritable voie. Un récit touffu, un peu long (qui semble long seulement à première lecture), et puis un fantôme qui mange la vie ; tout s'effondre, il n'y a plus que de la cendre chaude. Mais Gabriel inonde de larmes cette cendre et, dans la patience de son amour, reconstruit l'idole avec cette matière étrange.

Sens mystique et ésotérique par où Joyce atteint la grandeur. Le sens du symbole sans le symbole, simplement parce que M. Bloom vit aujourd'hui, qui est comme hier. Alors, cet écrivain ne ressemble peut-être à aucun autre. La densité de sa pensée avec la pureté des moyens employés, donne à son œuvre écrite une ampleur qui dépasse de beaucoup le plaisir brutal de la lecture.

Georges BOURGUET.

DOMNITZA DE SNAGOW, par *Panaït Istrati* (Rieder).

M. Panaït Istrati prend soin de nous prévenir, en une hautaine préface, que pénétré d'horreur par des faits récents survenus dans sa patrie roumaine, il n'a pu prendre autant de goût à écrire cette « Domnitza de Snagow » que ses précédents livres. Précaution où d'aucuns seront tentés de voir une coquetterie,

comme si la noble indépendance et la fierté farouche d'un Istrati pouvaient se plier à de pauvres malices. D'autres flaireront la maladresse qui donne à l'avance des armes à la malveillance et à la jalousie. Mais M. Istrati ignore la malveillance et méprise les jaloux comme il ignore et méprise littérature et gens de lettres : il écrit comme ses héros font l'amour ou se saoûlent ; il écrit parce que sa nature est de crier, de chanter, de proclamer la beauté ou l'horreur des choses qu'il a vues, parce que les merveilleuses histoires qu'il connaît et les aventuriers prodigieux qu'il a rencontrés ne se peuvent passer sous silence. « Avant l'art un peu de pitié », réclame-t-il, comme s'il ignorait lui-même que tout l'art de ses livres est fait justement de pitié, de colère, de frénésie, de tendresse. La pitié, n'est-ce pas, en définitive, comme le disait à peu près un jour Anatole France, la condition du génie ? Et au sortir de tant de productions contemporaines pétries de talent, et ratatinées de sécheresse, quel cri d'allégresse nous fait pousser, malgré ses tares et ses inégalités, l'œuvre d'un Istrati. Ses personnages, il en trace d'un mot, d'un trait, une si vivante silhouette qu'il en fait des familiers de notre vie, des amis de nos souvenirs. Kyra Kyralina, l'Oncle Anghel, Elie, Groza, et sa Floritchica, personnage central de ce dernier volume, nous les connaissons, nous savons les lignes de leurs visages et le son de leur voix, nous avons vécu un instant de leur vie ardente et tumultueuse. Peu nous importe que le fil historique qui relie les divers épisodes de cette Domnitza de Snagow reste un peu obscur à notre ignorance ; nous n'exigerons pas une impeccable et morne composition de M. Istrati qui conte de si belles « histoires »: celle du vieillard mourant et de l'aga coupeur de têtes, celle du festin interrompu, celle de l'assaut du couvent, celle des paysans et du crapaud. Tous ces récits comme ceux d'un Gorki, nous serions bien empêchés de dire ce qui en fait le charme unique et prenant, sinon l'art suprême, auquel M. Istrati atteint sans y prétendre, l'art qui dédaigneux des recettes subtiles et des talentueuses formules, ne vise qu'à reproduire de la vie. M. Istrati déborde si bien de vie qu'il en fait comme malgré lui passer dans toutes ses pages. De cela d'abord, rendons-lui grâce, et demandons-nous ce que pourra être son prochain volume puisqu'il déclare avoir écrit celui-ci « avec peu d'élan ! »

Philippe NEEL.

LA CARAQUE, par *Joseph d'Arbaud* (Editions du Feu).

Trois contes partant chacun d'une anecdote particulière et qui pourrait n'être qu'un fait divers offrant de l'intérêt aux seuls habitants de la région localisée où il se déroule. Mais qui, par une vertu de recréation qui est celle du poète, s'élèvent de ce particulier à un général inattendu et, par les voies de la simplicité, rejoignent les grands thèmes éternels.

La faim, la soif, le désir, la colère, les mouvements essentiels de la chair et de l'esprit, leur tragique interne apparaissent à nu sous les feux d'un pathétique intense avivés tantôt par le grand souffle avide des solitudes, tantôt par celui d'une ardeur collective exaltée et repercutée sur des miroirs de lutte, de sang, de danger, où la vie et la mort se disputent et s'épousent.

Il faut aimer particulièrement dans ce livre l'histoire de ce Peyre Gargan qui, ayant jeté un inconnu dans un abîme d'eau morte et de fange, devient possédé de cette ombre mal noyée, la voit soudain ressurgir en se corrompant à la surface des eaux, puis, l'ayant renvoyée, chargée d'une pierre, au plus profond de sa conscience et de l'abîme, ne parvient pourtant pas à s'en déposséder et finit par la suivre dans une ardeur somnambule où les gestes acquièrent un sens surhumain.

André GAILLARD.

BERLIN, par *Carl Sternheim* (Simon Kra, éditeur, 6, rue Blanche, Paris.)

Cet ouvrage traduit de l'allemand par Marc-Henry est digne de retenir l'attention de ceux qui s'intéressent au rapprochement entre les deux grands pays que sépare le Rhin.

Berlin est un des livres les plus importants, parus en Allemagne depuis l'armistice.

Avec un courage digne d'éloges, Carl Sternheim met en relief la force et la faiblesse de sa ville natale.

L'auteur critique avec ironie et avec vigueur le monde bourgeois caractérisé par son caractère timoré, par son goût du juste milieu.

Il décrit avec un rare bonheur la fièvre de production continue et de consommation qui règne en souveraine sur Berlin.

Sternheim démontre que, pendant près d'un demi siècle, la

Sozialdémokratie sous couleur d'émanciper le prolétariat s'est contentée de satisfaire les ambitions excessives de ses chefs.

Il pose enfin le problème juif étudiant son influence sur l'évolution germanique de ces dernières années.

Berlin est un livre qu'il faut lire, pour comprendre l'Allemagne actuelle.

Jean BOURNAGUE.

REVUES

LE MERCURE DE FRANCE (1er septembre). — M. G. Welter parle du *Poison juif*. Article sur *Le Rêve juif, l'Evangélisme, le Communisme*. Après avoir signalé fort opportunément que « deux types de juifs cohabitent, soit en Palestine, soit au Ghetto, soit dans les capitales de l'argent » (Citroën gros industriel, Rappoport à *L'Humanité*, Karl Marx révolutionnaire, Offenbach qui est l'idole du bourgeois gras), il signale que le prophétisme des pauvres d'Israël présente un grave danger par ses doctrines.

« Le christianisme ne fut, à l'origine, qu'une secte juive », écrit M. Welter. Et il ajoute tout aussitôt : « Il fallait socialiser le christianisme naissant, utiliser ce vaste ébranlement des âmes pour instaurer une société nouvelle, en un mot faire de l'ordre avec du désordre. Rome y appliqua tout son génie de méthode et d'organisation. »

Et voici la raison de la « réussite étonnante » du christianisme : « L'évêque et le seigneur, de concert, reconstruisirent la société en ruines. Le droit romain, l'idée chrétienne, les codes germaniques s'amalgamèrent... « En somme » « l'Eglise catholique, par une action patiente, sut neutraliser le virus juif contenu dans le christianisme primitif : le dogme de l'égalité. » C'est pourquoi Jules de Gaultier a pu dire : « On a donné le nom de christianisme à une civilisation qui n'a pu durer et se maintenir que par la vertu des éléments antichrétiens qui y ont pris le commandement. » Et M. Welter conclut avec pertinence que l'église romaine « ne fut, en somme, qu'un compromis entre la folie juive et le bon sens romain. »

Enfin après avoir établi que le rêve juif a pris aujourd'hui

la forme léninienne, M. Welter, hardiment, établit sa pensée : « Il ne s'agit pas de lutter de front avec le communisme. Il s'agit de composer avec lui. Un mouvement qui entraîne d'un coup l'esprit des intellectuels et le cœur des masses pourrait devenir irrésistible. On ne peut que le canaliser à l'exemple de Rome canalisant le christianisme naissant. » Il ajoute plus loin : « Il faut trouver un compromis entre la propriété et le communisme. »

Je signale cet article, qui est tout entier à lire, avec beaucoup de plaisir. Je ne sache pas que de telles associations d'idées aient déjà été formulées de la sorte. Et cela fait grand honneur à M. Welter.

LA REVUE EUROPÉENNE (1er septembre). — *Notes sur la Province*, par François Mauriac, d'une ironie sensible. Lisez plutôt :

« O jeux de la Province ! C'est à qui mariera ses filles le plus richement et le plus vite ; c'est à qui le plus longtemps gardera ses domestiques. »

« Dans le silence de la campagne, l'homme entend mieux crier sa chair. »

« Les hommes de la campagne ont part à l'innocence des bêtes. »

« La vie domestique se concentre autour du feu sacré de la cuisine. Le « salon de compagnie » dort derrière les persiennes fermées et sous des housses éternelles.

Toute mon enfance provinciale, une odeur de cuisine à la graisse de confit l'évoque. »

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE (1er septembre). — La fin du *Journal des Faux Monnayeurs*, de Gide. A signaler, le rêve daté : Annecy 5 mars 1923, où il s'agit de Proust. Et la note datée de Brignolles, 27 mars, qui est d'une émouvante beauté.

Une étude de Thibaudet sur le premier cahier de l'Esprit qui nous paraît une des rares choses sensées écrites sur le groupement de P. Morhange.

EUROPE (15 septembre). — *Un Européen : Elie Metchnikoff*, par Etienne Burnet. Une chronique de Bernard Groethuysen sur l'*Antichristianisme de Nietzsche*. Et sans doute une chose de grande valeur par M. Armand Lunel mais qui est ennuyeuse à mourir.

La Revue Hebdomadaire (4 septembre). — *L'Elève Péguy*, par M. Marcel Abraham. Il me faut signaler aussi un roman d'un américain qui paraît depuis six semaines dans cette revue : *Le Cygne Noir*, par Ernest Pascal. C'est un film extraordinaire, que j'attends chaque semaine avec impatience. Une belle comédie Métro-Goldwyn.

Les Nouvelles Littéraires (4 septembre). — *Quelques réflexions sur Marcel Proust*, par Louis de Robert. Voici ce que dit M. de Robert sur la composition dans l'œuvre de Proust :

« On a cru trouver l'explication de ses procédés dans une phrase qu'il a écrite sur Madame de Sévigné : « qui présente les choses dans l'ordre de leur perception au lieu de les expliquer par leur cause ». Si Madame de Sévigné nous présente les choses dans l'ordre de leur perception, c'est qu'elle écrit des lettres et s'abandonne à sa nature, à son élan, à sa verve. Proust agit de même. Il écrit une immense lettre à la postérité pour porter témoignage de ce qu'il a vu et senti ; il l'écrit avec des inégalités de température, de niveau, d'altitude, un jour dans la plénitude de ses moyens et un jour privé d'une partie de ceux-ci, tantôt s'attardant sur un morceau dont les ciselures, le fini, l'état de perfection verbale nous émerveillent, tantôt écrivant au petit bonheur, avec une hâte fiévreuse, sans souci des redites et des contradictions, souvent à l'aise parmi les méandres, les sinuosités de ses phrases, nous surprenant par une comparaison inattendue, la notation d'une analogie à quoi nous n'eussions pas songé, par le trait le plus juste, l'observation de la plus rare qualité, une image soudaine qu'on voit poindre, s'animer, se former sous nos yeux avec la souplesse et la promptitude d'une couleuvre qui se déroule, qui fuit et dont il semble qu'on puisse suivre l'ombre sur la page, et parfois mettant une application pesante à nous expliquer à nous démontrer ce que nous avions compris à demi-mot, ici neuf et disant des choses que nul n'avait dites avant lui et plus loin insistant d'une façon oiseuse sur des choses secondaires. Dans tout cela, il faut voir les conditions mêmes de son travail. C'est un homme dont la tête est bruissante de souvenirs, qui voit la mort s'approcher, qui se dépêche de tout dire, qui reprend sans cesse son thème,

qui ajoute béquet sur béquet non pas selon une méthode mais selon une habitude d'esprit créée par l'équilibre instable de sa santé. »

(11 septembre). — M. Benjamin Crémieux, que M. de Robert avait particulièrement visé dans son article, répond et reproduit cette lettre que Proust lui adressa :

« Merci de comparer mon livre à une ville (je crois, contrairement à vos modestes prévisions, que vous rivaliserez très bien avec moi en matière d'architecture urbaine et que cela n'ôtera rien à notre plaisir réciproque de visiter la cité l'un de l'autre) [...] On méconnaît trop en effet que mes livres sont une construction, mais à ouverture de compas assez étendue pour que la composition, *rigoureuse* (le mot est souligné par Proust) et à quoi j'ai tout sacrifié, soit assez longue à discerner. On ne pourra la nier quand la dernière page du *Temps retrouvé* (écrite avant le reste du livre) se refermera exactement sur la première de *Swann.* »

Plus loin, M. Crémieux écrit ceci qui nous paraît extrêmement juste :

« J'ai pu remarquer que la plupart des amis de Proust avaient une tendance à le diminuer, à trop le confondre en tout cas avec celui qui était pour eux « Marcel » ou même « le petit Marcel ». Mais Marcel ne nous intéresse pas. Seul Proust nous importe. C'est sans doute à la « gentillesse » de Proust, à sa modestie, à son besoin de plaire et de faire briller autrui qu'il faut attribuer cette diminution involontaire de sa figure par ses intimes. »

Georges BOURGUET.

LETTRES ETRANGERES

LA DÉCADENCE DE LA CULTURE ANTIQUE, par *Max Weber.*

Dans l'excellente « Revista de Occidente », de Madrid, nous trouvons un essai de Max Weber, très important et classique en Allemagne, sur « La Décadence de la culture antique ». Or c'est la première fois que cette œuvre capitale du grand historien, économiste, sociologue, est traduite dans une langue latine et nous sommes heureux de la lire dans cette revue

des plus attentives et des plus averties de la pensée européenne.

Les historiens ont prétendu expliquer de diverses façons le déclin et l'effondrement de la société romaine. Les uns ont invoqué le despotisme qui étouffa la culture, la vie publique, oubliant qu'à certaines époques le despotisme et la plus haute civilisation ont coexisté. D'autres ont vu les origines du mal dans le luxe et l'immoralité, bien que Gobineau ait montré depuis longtemps que les vices d'un peuple n'ont jamais entraîné sa perte. Pour certains, l'émancipation de la femme et l'affaiblissement du lien familial, contredits par les faits, en sont responsables. Pour d'autres, qui suivent Pline, les « latifundia ». Max Weber montre l'erreur de toutes ces opinions, et il cherche ailleurs la cause de la décadence latine. Il la trouve dans la modification du système économique sur lequel reposait la structure de la société antique et qui déterminait sa vie, son développement, sa culture. Son essai ne prétend point établir un parallèle avec la situation actuelle. Pour lui l'histoire ne se répète pas ou, du moins, « nous ne pouvons apprendre dans l'histoire de l'antiquité que peu de choses qui nous servent pour les problèmes sociaux d'aujourd'hui. »

La décadence de l'Empire romain s'étend sur une très longue période. La disparition de sa culture et de sa puissance politique ne se produisirent pas en même temps car sa culture avait déjà considérablement diminué alors que sa force matérielle demeurait intacte.

Selon Max Weber, la vie antique était conditionnée directement par la forme économique de la société, et le principal facteur de l'économie était alors l'esclavage. Le travail servile alimentait seul, en effet, le commerce et l'industrie. Le propriétaire d'esclaves, grâce à lui, subvenait à ses besoins et ravitaillait le marché de la ville voisine de son domaine. De l'étranger ne venait qu'une quantité très restreinte d'objets de luxe. Les célèbres « voies romaines » étaient surtout chemins militaires et les fleuves servaient plus fréquemment aux transports commerciaux. C'est avec raison que Max Weber compare l'importance du facteur « esclaves » dans l'économie antique, avec le rôle que joue le charbon dans la société moderne. Tout l'équilibre du travail se trouva détruit, toute son organisation dut se modifier lorsque la fortune guerrière qui avait abondamment alimenté en

esclaves le marché, tourna. Il serait excessif de faire partir de la bataille de Teutoburg le déclin de la puissance romaine, mais il est certain que l'arrêt des opérations militaires en Germanie et sur les bords du Danube raréfia considérablement la conquête des esclaves et qu'une très grave crise de main-d'œuvre en fut la conséquence. Le propriétaire vit diminuer la production. Possédant beaucoup moins d'esclaves qu'auparavant il ne peut plus travailler pour la vente, car il subvenait seulement aux besoins de son domaine. De là l'éloignement des grandes propriétés du marché citadin, et la décadence des villes petites ou moyennes qui voyaient diminuer leur importance à mesure que les objets d'échange n'y arrivaient plus. L'appauvrissement de ces villes poussait leurs habitants à les abandonner et ainsi la décadence s'accentuait rapidement, en même temps que s'éteignaient l'art, la littérature, la science. Très rapidement l'économie naturelle, c'est-à-dire le troc, remplaça l'échange de numéraire, l'esclavage se transforma, se rapprocha du servage. Une forme nouvelle de société apparut, comparable déjà à la société féodale qui, dit Max Weber « était déjà dans l'ambiance des derniers temps de Rome. » Au même moment les difficultés financières de l'Empire s'accroissent du fait que les soldats et les fonctionnaires étaient payés en nature mais qu'il faut maintenant de l'argent pour entretenir une armée permanente et une bureaucratie exigeante. D'autre part, l'économie naturelle, nécessairement primitive et limitée, ne correspond plus aux besoins d'un immense empire qui doit être défendu contre des Barbares menaçants. Le recrutement devient difficile, car la population des villes émigre dans les campagnes. Par économie on évite le transport des soldats, on enrôle des Barbares à qui on cède des terres, pour la garde des frontières. L'armée romaine s'affaiblit. Le commerce et l'industrie ont disparu. Les villes raréfiées s'étiolent. La culture est devenue paysanne. C'est ainsi qu'à l'époque carolingienne nous ne trouverons plus de villes, plus d'échanges, les seigneurs terriens seront les fonctionnaires politiques et le roi ira de palais en palais, consommant sur place les approvisionnements, amassés par les redevances. Dans cette forme de vie campagnarde qu'est devenue l'aristocratie antique? Elle est retournée à la rusticité, à la barbarie, laissant périr le merveilleux patrimoine intellectuel qu'elle avait possédé.

Tels sont les grands traits du tableau très poussé et très complet que Max Weber a donné dans son essai célèbre. Il convenait d'en signaler l'importance et de souhaiter que soit bientôt traduite en français cette œuvre hautement significative.

Marcel BRION.

REVUES ETRANGERES

POETRY (Chicago). — Le numéro de septembre est consacré en grande partie à la poésie féminine. Il contient de bons poèmes de Marion Strobel, Mabel Simpson, Beatrice Ravenel, Libbian Benedict, Carol Ryrie Brink, Parmenia Miger, Sarah Bird Field, Grace Stone Coates, Charlotte Arthur, Margery Swett, M.-J. Mansfield, et un intéressant article de Harriett Monroe «Poets as Prosers ».

DER STURM (Berlin). — Les plus modernes poètes allemands sont représentés dans le numéro d'août : August Stramm, Kurt Schwitters, Otto Nebel, Lothar Schreyer, Erich Arendt, Herwarth Walden, Kurt Heynicke, Wilhelm Runge, Alexander Mette, l'italien Vasari et George Linge.

NOSOTROS (Buenos-Ayres). — Cette revue, dans son numéro de juillet fait aussi une large place à la poésie d'Amérique latine avec un article de E.-M. Calzada sur Fernandez Moreno dont nous lisons aussi les « Vers à Amorim ». De Pedro Herreros « Jacarandas floridos » — « Tres duos liricos » de Mayorino Ferraria. Des poèmes de Elias Carpena, et une belle étude de Nicolas Coronado sur Ruben Sario.

REVISTA DE OCCIDENTE (Madrid). — « Elalga del sudoeste » par Rafael Alberti. D'utiles pages de V. Garcia de Diego sur la richesse du vocabulaire espagnol. « Cuadrante » par Gerardo Diego.

THE YALE REVIEW (New Haven, Coun.) — « Comment doit-on lire un livre », par Virginia Woolf. « L'énigme chinoise », par W.-J. Hail. « Le réalisme au théâtre », par Stark Young, etc.

THE MENORAH JOURNAL (Scranton, Pa.) — « Un ami de Byron », par Lionel Trilling. « La recherche de la culture », par Maurice Samuel. « Les voyages de Benjamin III », par Mendele Mocher Seforim, etc.

DIE LITERARISCHE WELT (Berlin). — « Catholicisme et littérature », par Theodor Haecker. « Hermann Bahr le catholique », par Willy Haas. « Considérations d'un non catholique sur le nouveau catholicisme », par F. Sternthal, etc.

THE NEW REPUBLIC (New-York). — « Supplément littéraire d'automne : Stendhal », par Robert Dittell. « Un poète sur la défensive », par Léonard Bacon. « Réforme religieuse ou révolution », par John M. Mecklin, etc.

Marcel BRION.

LA PEINTURE

AUX JARDINS DE VENISE

Entre Saint-Marc et le Lido, les jardins de Venise étalent leurs bouquets verts, et mettent une note de nature aux confins de l'architecture vénitienne.

C'est dans ces jardins que se dispersent les pavillons de la Biennale, XVe Exposition internationale d'art de la Cité de Venise.

Fondée en 1895, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire du mariage du roi Humbert et de la reine Marguerite de Savoie, elle eut, dès le début, le plus vif succès.

Ls adhésions se firent en si grand nombre, le comité suivant fut institué : pour la France, Carolus, Duran et Puvis de Chavanne ; pour l'Allemagne : Liebermann et Schonleber ; pour l'Angleterre, Alma Tadema, Burne Jones, Leighton et Millais ; pour la Hollande : Israels et Mesdag ; pour la Suède : Auder Zorn ; pour l'Italie : Carcano, Dell' Acqua, Domenico Morelli, Michetti, Monteverde, etc.

Et tous les deux ans elle rouvrit ses portes, sauf bien entendu, de 1914 à 1920.

1926, voit sa XVe manifestation et l'une des plus intéressantes puisque par les soins de Vittorio Pica, secrétaire général, elle se libère de l'esprit officiel et accueille les œuvres les plus

indépendantes et les plus fortes, de l'art belge et de l'art français notamment.



Le plus grand intérêt de cette manifestation me semble être le rapprochement, la confrontation des œuvres maîtresses de chaque pays exposant. Un public nombreux et cosmopolite passe tous les jours dans ses salles ; pour que l'épreuve soit juste et probante il est donc à souhaiter que le choix des toiles exposées y soient représentés et par des œuvres de premier ordre.

Ce qui fut fait pour la Belgique.

Paul Fierens, soutenu par Fierens-Gevaert, organisa ce pavillon où la jeune peinture flamande expose sans omission ses œuvres les plus significatives.

Quelques belles toiles de James Ensor ; de délicieuses petites scènes de Tytgat qui justifient sa réputation. Le tragique réalisme des sculptures de Minne, avec ce chef-d'œuvre : une mère étreignant son enfant mort ; cependant qu'elle brame son incomparable douleur, elle semble vouloir le reprendre en soi. Des dessins du même auteur.

De grandes toiles de Constant Permeke; peinture sombre, lourde, attristante comme un habit de travail chargé de sueur et de boue. Tristesse accablante et picturale : il lui manque pour nous toucher une âme et un style.

Gustave de Smet, René Guiette, Albert Servaès, Malfait, Praeter, Frits van den Berghe : de très intéressantes toiles.

Une seule faute, mais lourde. Un Christ de Van de Voestyne, vulgaire et laid — mais n'est-ce pas le portrait de l'auteur ? — jusqu'au sacrilège. Des yeux rouges, non de larmes mais de bas plaisirs, et quelle bouche ! Cynique, sensuelle, elle évoque, non point les naïves paraboles, mais les mots à double sens que souligne l'affreux regard. Passons.

Des tapis de Melles de Saedeler de toute beauté : matière, dessin, couleur, on ne peut qu'admirer cette heureuse réussite.

Et l'exposition hollandaise s'honore de quelques beaux Van Gogh.

Les salles françaises furent organisées par les soins de Vittorio Pica. On voit un Degas (œuvre inconnue retrouvée à Naples,

qui n'ajoute rien d'ailleurs à la gloire du peintre) des toiles de J.-E. Blanche, Bonnard, Emile Bernard, Raoul Dufy, Laprade, Marquet, Guérin, Manguin, Signac, Vuillard, Derain, Utrillo, Vlaminck et Matisse.

Mais le regret est vif que de ces trois derniers il ne se trouve que des œuvres médiocres ou à peu près. Frais de douane, négligence d'un marchand, ou désintéressement des auteurs, que dire ? Mais le fait est pénible à constater aussi bien que l'absence de Segonzac, de Luc-Albert Moreau, d'André Lhôte et par-dessus tout de Rouault.

De la peinture italienne, rien à retenir : conventionnelle, banale, surabondante, rien.

Mais la salle des futuristes prouve que l'école de Marinetti est dans la bonne voie. Rompant avec toute tradition, d'un modernisme intelligent et spirituel, ceux-ci utilisent la machine — mouvement et formes métalliques — et joignent à cette invention heureuse les plus belles qualités picturales.

Prampolini y expose un amusant portrait de Mussolini, et Depero des tapis d'un moelleux eclat.

La Suisse avec Alice Bailly, Paul Barth, Blanchet, Vallet: des œuvres honorables, le grand sculpteur serbe Mestrovic.

Espagne, Hongri, Tchéchoslovaquie, Grande-Bretagne, Allemagne...

Enfin deux rétrospectives : Segantini, peintre italien (1858-1899) fade peinture et le Suisse Boeterlin (1827-1901) avec l'*Ile des Morts* et *la Peste*. Les titres évoquent l'horreur et le mystère, mais la réalisation ne dépasse pas l'humble niveau de la carte postale, ce qui explique d'ailleurs la popularité de ces toiles.

*

* *

Comme nous l'avons dit plus haut, c'est grâce à l'effort de Vittorio Pica, que la peinture française est représentée à la Biennale de Venise par des œuvres qui l'honorent. Les précédentes expositions organisées par la Direction des Beaux-Arts ne présentaient que des toiles officielles, œuvres sans tempérament et sans caractères, les mêmes que celles qu'hospitalisent le Salon des Artistes Français.

Un étranger fit donc mieux et par son initiative heureuse, la Biennale s'oriente vers une juste appréciation de la peinture mondiale moderne.

Que les œuvres choisies soient parmi les plus belles et les plus récentes, que certains médiocres ne soient plus conviés, ni des maîtres tenus à l'écart, et la prochaine biénnale remplira son juste rôle.

D'ailleurs, puisqu'il est incontestable — et cette exposition le démontre une fois de plus — que l'Ecole de Peinture, celle qui dirige, enseigne et crée, est désormais l'Ecole de Paris — celle de Rome ayant fait la preuve de son épuisement et de sa sénibilité — pourquoi n'organiserait-on pas à Paris même une Exposition internationale analogue ?

Nos peintres y pourraient, sans risques, apporter leurs toiles les plus belles, les Belges et les Suisses se feraient connaître de nous, et les autres peuples y puiseraient peut-être un enseignement et une vigueur nouvelle ?

Peut-être à la place du Salon d'Automne qui n'intéresse plus personne où des Indépendants que les Tuileries filtrent et heureusement sélectionnent ?

M.-L. SONDAZ.

A MARSEILLE

NOTE

Ceci ne sera pas une chronique. La critique est difficile dans un milieu généralement faible, ce qui est le cas des peintres de Marseille. Ici les marchands sont dans le temple. Et il est désagréable d'établir une confusion entre le peintre et l'industriel. Je renonce donc à traiter des expositions de groupes où les uns et les autres se mêlent. A Paris, un semblant d'égalité des valeurs réunit vingt peintres. Ici la chose est rare. Nous la signalerons. Chaque mois et chaque fois que le hasard m'en fournira le sujet je parlerai d'un peintre. Ils sont quelques-uns que je cite avec joie : Verdilhan, Audibert, Eichacker, Berthet, Durand-Rozé... Je parlerai aujourd'hui de Durand-Rozé.

DURAND-ROZE

Une volonté permanente au service d'une sensibilité intermittente. Un homme qui peint avec rage et qui donne l'impression de peindre lentement. Un grand peintre aussi.

L'homme : Petit, obstiné, sauvage. Absorbé par une idée fixe. Quelque chose comme un Hokusaï du Tiers-Etat : « Un futur vieillard fou de dessin. » Durand-Rozé est doux et emporté, il a une espèce d'humilité orgueilleuse pleine de tendresse. Il n'éprouve qu'une joie : Peindre. Il n'aime faire qu'une chose : peindre encore. Il ne désire qu'une chose : peindre toujours.

Il professe que l'artiste doit faire sa longue et lourde tâche sans cri, sans un signe tapageur, et il a renoncé à ses cheveux longs qui dans la rue le faisaient prendre pour un végétarien de l'Ecole Duveau ou un baryton italien.

Durand-Rozé a quelques maîtresses entre lesquelles il se débat. La mer, la montagne provençale, la rue. Il a aussi une femme et des enfants. Des débuts obscurs. Puis un jour quelque chose qui surprit des têtes d'hommes gueulant. Des pauvres. Toute une partie de l'œuvre que je n'aime guère. Une espèce de métaphysique marxiste pour personnes pauvres et pâles. Le premier enfant est dur à oublier. Durand s'est détaché difficilement de cette peinture Charles Louis Philipparde. Mais il y avait tout de même quelque chose qui attachait. Et un jour, un jour de mistral, Durand-Rozé a découvert la mer.

Alors ce furent des tableaux lumineux, à roches grises, aux golfes bleu sombre coupés de virgules blanches, avec des ciels où l'on avait oublié quelques flocons de coton hydrophile.

Ce jour-là un grand paysagiste était né.

Il y avait encore dans ces premières toiles, une volonté trop apparente, on aurait dit *un truc*, puis peu à peu tout cela disparut, le peintre aussi, il ne resta plus qu'un paysage pur et heureux.

Un dimanche pluvieux Durand aperçut sur la table de sa salle à manger un couteau, un journal, un saladier provençal et un crouton de pain. Il n'eut pas l'idée de faire une nature morte. Il la fit tout simplement. Sans y penser. Et depuis on

dit que Durand excelle dans la « nature morte ». Pâte, matière, relief, mise en page, rien ne manque.

A quelques jours de là, Durand se mit en colère. Il a horreur des étiquettes. « Un peintre de natures-mortes, moi ? Ah ! on va voir ! »

On vit l'an dernier au Salon de l'Académie de Provence, le plus beau nu exposé depuis longtemps à Marseille. Lignes pures, chair épaisse.

Dans quelques jours Durand exposera un grand panneau décoratif où certaines choses sont très réussies, et un admirable groupe de trois femmes nues.

Devant cette dernière toile, je crois que les adversaires, souvent bien maladroits dans leur critique, de Durand, s'inclineront.

Encore un mot. On a dit sur Durand-Rozé bien des mots inutiles, méchants et bêtes. Tant mieux. On a réservé les éloges aux fabricants de cartes postales dont ce département compte un nombre élevé. C'est dans l'ordre. Le père Cézanne vendait ses toiles au mètre. M. Bonnat recevait les commandes officielles!

Il me souvient de l'écœurant succès de l'exposition posthume des œuvres d'Armengol. Ce malheureux plein de talent était mort sans avoir pu vendre même à vil prix une de ces belles aquarelles qu'au lendemain de sa mort chacun se disputait.

Je pense que Durand-Rozé, qui n'a aucune patience devant une toile où tous ses nerfs sont écorchés, a la sagesse d'attendre que le public vienne à lui. Un jour il voulut aller à la montagne... mais le chemin à parcourir était trop long pour un homme. La montagne vint peut-être vers lui. Pendant que j'écris, Durand doit peindre. Il doit peindre et sourire... sourire et peindre, ça suffit bien.

Pierre HUMBOURG.

LA MUSIQUE A MARSEILLE

Ceux pour qui la musique pure est un besoin et qui, vivant en notre ville, ne peuvent satisfaire leur esprit que grâce à l'Association des Concerts Classiques, sont inquiets pour l'avenir. Nul n'ignore que cette Association qui a fait en des phases

d'inégale valeur l'éducation symphonique du public, éprouve les plus grandes difficultés à continuer son œuvre.

Il fut même question récemment du transfert de son activité à un groupe nouveau. L'accord n'a pu s'établir et l'Association Artistique a cru devoir conserver la mission d'éducation musicale qu'elle détient depuis près d'un demi siècle. Il n'y a pas lieu d'épiloguer sur cette manifestation d'indépendance de sa part, ni sur le désir qu'avait exprimé le nouveau groupe, un pur et généreux souci du grand art ayant certainement, en la circonstance, animé les deux parties.

A cette caducité dont l'Association semble menacée, on a trouvé des causes, et d'abord cette sorte de dégradation spirituelle qui, dit-on, a suivi la guerre. Dégradation, est-ce bien le vrai mot ? Est-ce bien à un abaissement du goût et de la culture que nous assistons, ou seulement à un changement de sensibilité ?

On n'a jamais autant vendu de livres — je parle des bons — qu'à notre époque. La plupart sont des romans, il est vrai, mais cette forme permet d'éclairer, d'émouvoir et d'affiner le lecteur en abordant tous les sujets.

Il est impossible que cette surabondance littéraire qui a trouvé une large clientèle se soit égrenée en vain sur les cerveaux. On ne peut donc dire que la carence partielle du public aux Concerts Classiques corresponde à une réelle dégradation de l'esprit général. La sensibilité contemporaine évolue, voilà le grand mot, et il reste à savoir si, dans le renouvellement de ses programmes, l'Association des Concerts Classiques a tenu un compte suffisant de cette évolution.

Problème difficile, évidemment. Comment aller de l'avant, lorsqu'une partie de l'auditoire n'ayant pas encore évolué, fidèle à des modes d'expression qui nous ont tous émus et charmés depuis longtemps, mais à ceux-là seulement, réagit devant les productions, déroutantes pour elle, d'un Honneger ou d'un Strawinsky, par des manifestations qui relèvent quelquefois de la neurologie ?

Je demande qu'on ouvre une école d'éclectisme, dont bénéficieront tous les arts, où l'on apprendra que l'on peut aimer Racine et Guillaume Apollinaire, Murillo et Van Dongen, Mozart et Darius Milhaud et que l'expression musicale n'a atteint son point définitif et culminant ni dans l'inspiration, ni dans le style ni dans la technique de M. Saint-Saëns.

Beaucoup d'admirateurs passionnés des maîtres anciens, mais dont la sensibilité n'est pas satisfaite par l'unique pot-au-feu de certains programmes, ont désappris le chemin du Théâtre des Nations.

L'Association des Concerts Classiques peut compter sur nous chaque fois qu'à côté des Bach, des Gluck, des Mozart, des Beethoven, des Berlioz, des Wagner, des César Franck, vers qui monte notre tribut d'admiration, nous entendrons — chefs-d'œuvre reconnus ou essais discutés — les productions de la musique même ultra-moderne. Beaucoup d'entre elles mériteront l'oubli c'est entendu. Mais ce qui restera vaudra la peine d'avoir été accueilli, défendu, et demeurera parmi les joyaux de l'esprit humain.

Si l'association Artistique ne fait pas cela, son public refluera vers le luxueux, confortable et économique Cinéma. Et ne criez pas à l'abaissement. Car, ne vous en déplaise, le Cinéma évolue vers le grand art. Charlot y incarne le génie d'un personnage digne de Dickens et de Molière.

On a tellement senti le besoin d'aguicher la sensibilité du public, que trois chefs, MM. Alpaerts, Miranne et de Lacerda, vont être appelés à diriger successivement les musiciens. Nous sommes de bonne composition, toutes les tentatives nous intéressent, et nous souhaitons la meilleure chance à cette innovation.

Il resterait à parler maintenant de l'orchestre, de ses méthodes, du nécessaire appui financier des autorités, de la propagande musicale dans le public.

Nous y reviendrons dans un esprit peut-être un peu exigeant, mais sympathique à une institution à qui nous devons beaucoup. Nous avons exprimé à M. P. Lacour, son Président, cette sympathie expectante.

Raoul BATAILLARD.

LE CINEMA

Guy Maïa a présenté le mois dernier plusieurs films de l'Alliance Cinématographique Européenne, dont deux sont remarquables : *Les Frères Schellemberg*, d'après le roman de B. Kellermann, mis en scène par Karl Grune, un nom avec lequel il faut nous familiariser, tant sa maîtrise est profonde,

et l'*Amour Aveugle*, d'après la nouvelle de Victor Léon, mis en scène par Lothar Mendès, que nous ne retrouvons pas dans nos souvenirs, même récents, et dont l'importance est peut-être encore plus grande que celle du précédent. Dans ces deux films allemands, nous retrouvons les mêmes interprètes, alors qu'il s'agit d'un drame cruel et d'une délicieuse comédie. Il nous souvient d'avoir pris violemment à partie certain film allemand, d'abord parce que nous ne l'aimions pas, ensuite parce qu'il nous déplaisait de prendre le mot d'ordre et de participer à l'admiration béate des snobs. Nous n'avons pas dissimulé notre enthousiasme pour *Variétés* et pour son protagoniste Emil Jannings que nous malmenions dans le film auquel nous faisions allusion. N'établissons pas de chronologie quant à la sortie des films. Admettons l'inégalité de cet acteur qui, dès qu'il n'est plus maîtrisé par son metteur en scène, est enclin à la plus basse vulgarité. Révélation flagrante dans un film vieux de quatre ans, récemment présenté et que nous ne nommerons pas. On a généralement loué Emil Jannings. Il n'y a aucune prétention ni mauvaise humeur à le descendre de son piédestal instable. Mais il y a tellement mieux en Allemagne, tel un Conrad Veidt que la critique française n'a pas su encore encenser à l'égal de Jannings et qui, dans chacune de ses productions, révèle un talent formidable et une diversité écrasante. L'avoir vu dans *Les Frères Schellemberg*, dans un double rôle tragique sous ses deux faces, et le retrouver le lendemain dans l'*Amour Aveugle*, dans un rôle de fantaisie presque léger qu'il interprète avec le même bonheur, n'est pas du domaine courant. Conrad Veidt qui fut, et avec quel talent, le somnambule du *Docteur Caligari*, est certainement un des plus grands acteurs de l'Allemagne cinématographique. C'est bien la première fois que nous ne fûmes pas gênés par ce fait du double rôle qui est un de nos souvenirs cinématographiques les plus douloureux, tant la composition physique que psychologique des frères Schellemberg est marquée diversement. Ces deux films, et particulièrement l'*Amour Aveugle* marquent un grand pas dans la technique allemande. Il n'y a aucun paradoxe à prétendre que cette évolution contient le plus bel éloge pour la production américaine, car elle en dérive nettement. Nous nous expliquons : *L'Amour Aveugle*, c'est sans équivoque de l'assimilation amé-

ricaine, et c'est heureusement « autre chose ». Il y a un marché du film qui impose pour chaque nation qu'il soit « commercial », aux fins de lui faire franchir les frontières, de l'amortir et d'y trouver quelques bénéfices. Ce mot « commercial » dont on abuse, entache certains films de mercantilisme et sous-entend que, conçus pour être accessibles à la masse, (mettons à la moyenne) ils sont pauvres dans leur essence. Il n'en est rien, et il n'est pas nécessaire qu'un film soit étiqueté « d'avant-garde » pour être une belle œuvre. Parfois, c'est bien le contraire. Nous prenons date, à titre d'exemple, pour parler de *Menilmontant*, film d'avant-garde. Ce sera avec mauvaise humeur.

Il semble que nous ayons perdu de vue *L'Amour Aveugle.* Il n'en est rien. Ce film est une comédie aimable. Il semble donc qu'il n'ait aucune importance, car dès qu'il ne s'agit plus de symboles, de morbidesse, de légende et de faisanderie, l'œuvre ne représente plus qu'une honnête moyenne. Ce n'est pas notre avis, et nous tenons ledit film pour une œuvre. En prétendant qu'il dérive de la production américaine, nous honorons les deux nations, car il y a assimilation et non copie, et ceci constitue un tour de force des Allemands qui ont à leur actif toutes les œuvres que nous avons déjà citées, grandes et graves toujours, et qui avaient déjà touché au film léger. Mieux vaut l'oubli. Ajoutons qu'ils jouaient à l'italienne, et ceci contient tous les outrages. Et voilà, coup sur coup, *Le Rapide de l'Amour*, avec des retours au vulgaire initial *Rêve de Valse* — délicieux — *Le Danseur de Madame*, que nous citons sans l'avoir vu, parce que ces trois films sont animés par Will Fritsch, étonnant de grâce, de juvénilité, avec beaucoup de talent, pour arriver à cet *Amour Aveugle*, tout en nuances, qui nous révèle ce Conrad Veidt, hallucinant à l'ordinaire, délicieusement léger dans le cas, et qui nous vaut cet étonnement, un des plus grands depuis que nous voyons du film, de découvrir cette nouvelle face du talent de Lili Dagover (que nous avions admirée dans *Caligari*, *Les Trois Lumières*, et, la veille, dans *Les Frères Schellemberg*) sous cet aspect de coquette sensuelle, avec quel esprit. Rien ne servirait de s'étendre. Celà ne se raconte pas, il faut le voir.

Jules ROQUE.

ECHOS

Oscar Eichacker à Paris. — Le talent vigoureux et grave d'Oscar Eichacker, sculpteur et peintre, est mieux apprécié chaque jour, aussi Bernheim présente-t-il actuellement dans sa galerie quelques œuvres de notre ami.

Nous nous réjouissons du succès qui s'attache à cette exposition dont notre rédaction parisienne entretiendra longuement nos lecteurs dans un prochain numéro.

BIBLIOPHILIE. — *Les Bibliophiles de Provence.* — Il s'est constitué à Marseille une société de bibliophilie : *Les Bibliophiles de Provence*, qui groupe déjà de nombreux membres, mais dont le nombre est limité à cent. Soucieux d'échanger les vues sur tous les ouvrages rares, les *Bibliophiles de Provence* se font éditeurs aussi. La fin de cette année verra paraître une très belle édition des *Lettres à Ninon de Lenclos*, avec un frontispice à l'eau forte de E. Chabrine.

Editer des livres anciens rares, et de jeunes auteurs, tels sont les buts de cette association.

Nous sommes heureux de saluer dans les *Bibliophiles de Provence*, dont le siège est : 11, rue Sainte, un des éléments de l'évolution artistique de Marseille, peut-être qu'un jour, grâce à de nombreux efforts, notre ville sera véritablement la deuxième de France.



Comme chaque année, M. Malhanche, directeur du Magasin Général, avait organisé le mois dernier une très belle exposition de tapis. Cette année M. Malhanche avait attiré de grandes pièces de Tchéco-Slovaquie qui furent très remarquées, ainsi que de belles laines de Perse et d'Orient. On ne saurait trop féliciter la direction du Magasin Général d'organiser des manifestations qui, sans doute commerciales, ont aussi un caractère nettement artistique.



A l'Exposition-Foire de Marseille, on admira beaucoup les meubles anciens et modernes exposés par la Maison David Frères. Marseille, grâce à cette audacieuse maison, lutte victo-

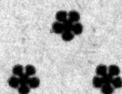
rieusement contre les grandes firmes parisiennes, on l'a bien vu à l'exposition des Arts Décoratifs où M. David remporta un très vif succès.



Nous apprenons avec regret le décès, à l'âge de 56 ans, de M. Louis Paquet, chevalier de la Légion d'Honneur, Président-Directeur de la Compagnie de Navigation Paquet, Vice-Président de la Manutention Marocaine et Administrateur de la Société Marocaine des Charbons et Briquettes.

Malgré une vie toute chargée de nombreuses préoccupations, il ne s'était jamais désintéressé de la vie de l'esprit et, en ce qui nous concerne, nous ne pouvons oublier tout l'intérêt qu'il avait voulu bien porter à l'effort de nos principaux collaborateurs.

En cette pénible circonstance, nous prions tous les membres de sa famille ainsi que la Compagnie de Navigation Paquet de recevoir l'expression de nos sincères et bien émues condoléances.



Le Quatuor Dordet composé, cette année, de : MM. J. Dordet, E. Hekking, M. Husson et E. Duchoud, organise cet hiver une série de douze concerts de musique de chambre, par abonnement, avec le concours de Madame Marseille-Marion, pianiste.

Ces concerts auront lieu dans la Salle Diezer, rue Montgrand, tous les quinze jours, le vendredi soir à 9 heures. Ceci pour répondre au désir de nombreux amateurs de musique de chambre que leurs occupations empêchent d'assister aux séances de la Société de Musique de Chambre. D'ailleurs ce projet de séances a reçu l'approbation de la S.M.C. à laquelle le Quator Dordet demeure toujours attaché.

Chaque concert comportera l'exécution de trois œuvres, et le prix de l'abonnement est fixé à cent francs pour les douze séances.

Le premier concert aura probablement lieu le vendredi 5 novembre.